

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 51-46, 52-45
Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

REGRETS, par ABEL TRUCHET



-- Qu'est-ce que j'fais là?... au lieu d'être Américain!

Images de guerre

Epinal...

Le hasard vient de mettre sous nos yeux une récente collection d'images, de ces naïves images — d'un sou — qui ont tant divertie notre enfance. Mais celles-là n'ont pas été composées pour faire rêver ou rire ; vous y cherchiez en vain des fées débonnaies : *Mère l'Oie, la Barbe, Cadet Roussel, le Bon enfant*. La dure la tragique réalité a mis en fuite tous les songes, et c'est la face cruelle, sanglante de la guerre qui se dresse sur ces pages. Ils se sont souvenus, les éditeurs vosgiens, qu'habitants au seuil de l'Alsace ils avaient un devoir patriotique à remplir, et il faut les en féliciter. Leurs maisons, vieilles de près de deux siècles, qui avaient déjà glorifié les grognards de l'Empire, les intrépides et malheureux défenseurs de 1870 ne se devaient-elles pas de célébrer les héros de la grande guerre, les soldats immortels de 1914, dont la sublimité étonnera le monde, quand le monde la connaîtra mieux ?

Ce n'est pas, à vrai dire, que ces images témoignent de grands frais d'invention ; on les souhaiterait plus fines, mieux soignées, avec un rien d'art qui les eût assaisonnées, en eût atténué la crudité ; mais, telles quelles, il faut les accepter, les répandre, les soulever dans leur double but : fustiger la barbarie prussienne et exalter les vertus séculaires de notre race. Regardons-les... Ah ! comme elles dénoncent bien les crimes teutons... crimes ignobles de bêtes en furie, saoulées d'alcool ; exactions abominables de hordes échappées d'un bagne de bandits volant, incendiant, assassinant par ordre, avec discipline, avec méthode, selon les ressources d'une science qui n'était qu'un manuel de cambriolage, un formulaire de banditisme.

Aussi pourquoi ne pas offrir à ces neutres... si sages, quelques-unes de ces images d'un sou ?... Grossièrement bariolées, brutales, mais sincères comme des visions enfantines, elles empruntent, presque à leur insu, le ton d'un réquisitoire que les oreilles les plus sourdes seront bien forcées d'entendre quand la peur du sang à verser et la crainte de coups à recevoir ne les paralyseront plus. C'est toute une galerie du crime, tout un musée Grévin en papier, que cette collection d'images clouant devant l'opinion des honnêtes gens les tuteurs de femmes, de vieillards et d'enfants, qui boivent l'alcool par seaux, comme les ânes l'eau claire. C'est tout un acte d'accusation qui force à grincer des dents et à chercher une arme.

Mais si les images d'Epinal s'en étaient tenues là, elles n'auraient qu'à demi accompli leur mission ; elles ont voulu, par-dessus tout, célébrer nos gloires, magnifier nos héros. Il a fallu choisir, sans quoi le recueil eût atteint des proportions démesurées... L'aviation, qui flatte l'imagination des humbles, y a la place d'honneur. Ils ont chacun leur page, les trois vainqueurs de l'air : Pégoud, Gilbert, Garros... On les voit se jouer dans le ciel, avec une aisance de dieux, tout environnés de flammes. L'un d'eux est mort, les deux autres prisonniers, mais les voilà immortalisés devant les yeux innocents des jeunes générations — devant l'admiration populaire. Indictible mélancolie pour ceux qui les ont connus !... Mais les sujets pathétiques ne manquent pas : cette image synthétise la victoire de la Marne... cette autre la témérité des diables bleus... Il n'y manque ni les admirables fusiliers de l'Yser, ni les chasseurs de Driant, ni Marchand chargeant avec un bâton, la pipe à la bouche, ni Gouraud le mutilé. Ceux-là, déjà, la France les a marqués d'un signe ; c'est avec leur sang que sera écrite l'épopée de cette guerre. C'est vers eux que la patrie libérée tournera ses yeux reconnaissants.

Il ne suffit donc pas que ces images aient été composées, il est utile, nécessaire de les répandre ; elles doivent prendre place dans chaque chaumière de France, en regard du numéro enrubanné du tirage au sort, du trophée rapporté du champ de bataille, du récépissé de souscription à l'Emprunt de la Victoire... et de la croix de guerre, trop souvent, hélas ! encadrée de noir.

Ah ! si nos pères avaient conservé les collections d'Epinal d'il y a quarante ans ; s'ils les avaient mises sans cesse devant nos yeux d'enfants, en se complaisant à éveiller, à affiser notre horreur de l'Allemand ; si nos maîtres les avaient distribuées comme récompenses dans les écoles ; si dès que l'enfant tenait un livre d'images entre les mains, ces images lui avaient appris la haine de l'ennemi héréditaire, cent fois plus terrible que l'ogre ou que le loup-garou !... mais nous serions au Rhin depuis un an !...

Jean de T...

Ce que l'on dit

En attendant...

Un des résultats du régime de la Censure — laissera-t-elle passer cette réflexion d'un caractère général et philosophique ? — c'est que le public se désintéresse des débats parlementaires. Pour qu'il y comprenne quelque chose, il faut qu'il y soit préparé par des articles de presse qui résument, éclairent et vulgarisent la question — en la déformant suivant l'optique des partis, mais ceci ne fait rien à l'affaire, ou plutôt, même, c'est à cause de cette déformation qu'il s'y intéressait parfois jadis jusqu'à la passion.

Il n'en est plus de la sorte aujourd'hui. Cette préparation par la presse faisant défaut, les délibérations parlementaires ne produisent qu'un effet très restreint, presque nul. Elles tombent dans un calme voisin de l'indifférence. Les Français tournent les yeux du côté des ornières. Ils n'en voient guère, à la vérité, d'ordinaire ; mais ils sentent que là le mystère, le légitime, voile un spectacle émouvant et sublime.

C'est pourquoi la séance de jeudi à la Chambre, qui était pratiquement la séance de rentrée, n'a point produit une grande impression. Le ministère a remporté un joli succès sur une opposition assez réduite. On le sait, on l'enregistre, et voilà tout.

Et cependant, il s'est passé quelque chose d'important. Outre un projet de réorganisation de la Censure, au sujet duquel il est peut-être permis de rester sceptique, la Commission de l'armée s'est mise d'accord avec le gouvernement pour organiser le contrôle du Parlement, non sur la conception ou l'exécution des plans militaires, mais sur la préparation de ces plans par l'aménagement des voies ferrées et du terrain, le ravitaillement en munitions, et cætera. Ce contrôle sera assuré par des missions permanentes.

Or il va peut-être se passer ceci : c'est que des missions permanentes s'entendront mieux avec le commandement que des envoyés parlementaires occasionnels. Un délégué parlementaire permanent aux armées devient une espèce de fonctionnaire. La prudente patience des fonctionnaires est connue... Si cette psychologie n'est pas décevante, tout est bien qui finit bien.

Pierre Mille.

Augustin Tilon est mort. Il avait été le précepteur du prince impérial, il reste l'auteur du livre le plus perspicace et le plus vivant qui ait été consacré à Mérimée. Et c'était le plus exquis des conteurs, lorsqu'il parlait, et le plus aimable inventeur de contes lorsqu'il écrivait. Critique, historien, collaborateur à la *Revue Bleue*, au *Journal des Débats*, il était, depuis de longues années, le plus actif, le mieux informé de ceux de nos contemporains qui se donnaient, bien avant nos glorieuses alliances, la généreuse mission d'établir des liens spirituels, intimes et robustes, entre l'âme anglaise et l'âme de chez nous.

Aveugle, il possédait sur les faits, les gens et les choses de notre temps ces lumières intérieures qui valent tous les soleils. C'est un grand modeste qui s'éteint, et l'un de ceux encore qui auraient mérité de vivre assez pour voir l'Apothéose après avoir prévu les actes du formidable Drame.

Naturellement, les petites bêtises devaient naître des grandes nécessités. Il est possible que la taxe du sucre réponde à un besoin, mais, n'est-ce pas, il ne faudrait pas que Berlin en déduisit la pénurie du sucre en France. Il y en a, l'ennui est qu'on le vendait trop cher : c'est arrangé et un point, c'est tout.

L'aimable bas-bleu de qui il s'agit ici a très mal compris la question du sucre. Elle l'a interprétée si maladroitement qu'elle a commis la gaffe l'autre jour — c'était le jour même de l'application de la taxe — en disant aux amies et amis qui étaient venus chez elle prendre le thé :

— Je lance une innovation : le thé sans sucre. Vu la rareté de la chose, nous nous en passerons. Si vous en voulez une autre fois, vous en apporterez. Ainsi font les paysans en hiver quand ils vont à la veillée : chacun a sa bûche sous le bras.

Il est permis de ne pas aimer le thé non sucré. On ne dit rien pourtant, mais on la trouva... amère.

Ce fut bien pis lorsque la dame du lieu ajouta :

— Mais, j'ai pensé à une compensation. Je sucrerai, si vous le voulez bien, votre breuvage avec le miel de quelques-unes de mes poésies (sic).

Quelques-unes ?... Elle en lut vingt-trois, pas une de moins.

En sortant, chacun s'accorda à reconnaître que le thé de la femme de lettres avait été beaucoup trop sucré.

Depuis que fonctionne l'Œuvre du Théâtre sur le front, plus d'une charmante actrice a affronté le feu des Boches. Mais qu'est-ce que le feu des Boches à côté de leurs gaz asphyxiants — ou plutôt du masque que ces gaz nécessitent ?

Une étoile de première grandeur d'un de nos théâtres subventionnés a eu, au cours de ces représentations héroïques, une violente émotion. Un major de province avait la prétention de lui imposer un masque. Inutile de les dépeindre, vous les connaissez !

Ce major craignait une attaque de gaz lacrymogènes. Mais l'actrice lui déclara, la voix tremblante d'indignation, que jamais elle ne se « masquerait » ainsi !

— Vous ne savez donc pas, monsieur le major, que le souhait de toutes les femmes est de « mourir sans devenir laides » ? Et vous voudriez que je m'écroulais sans mourir ?

Le major n'insista pas. L'actrice était sur le point de fondre en larmes. Et la faire pleurer sous le vain prétexte de lui épargner les gaz lacrymogènes.

Non, vraiment ! En France, nous sommes plus logiques que ça !

Depuis que la situation est tendue entre l'Allemagne et l'Amérique, « le pas du dindon » jouit d'une recrudescence de vogue à New-York, et se danse du haut en bas de l'échelle sociale (si cette image n'est point trop hardie). Pourquoi ? Parce que les Allemands ne peuvent souffrir « le pas du dindon ». Ils y voient une malicieuse parodie du pas de l'oie. « Le pas de l'oie » signifie l'Allemagne qui avance. Mais « le pas du dindon » signifie l'Amérique qui gagne du terrain.

M. André de Fouquières nous dépeignait, à la veille de la guerre, la fantaisie piquante de ce « pas du dindon », que l'on commençait à lancer. Aujourd'hui, vous ne pourrez aller au Parc National — le bois de Boulogne new-yorkais — sans rencontrer de petites misses qui dansent le « pas du dindon » au nez des Boches en promenade. Quant aux grandes misses, elles l'esquissent, avec des éclats de rire, lorsque le Boche, oubliant la capitulation de l'Allemagne, s'avise de les regarder d'un air vainqueur.

Les petites taquineries américaines mériteraient d'être françaises !

Trois « hurras ! » pour le « pas du dindon » !

Les *Basler Nachrichten* annoncent qu'à Solingen la municipalité vient d'acheter un stock de viande de baleine fumée pour le distribuer aux habitants.

Pour 3 mark, les ménagères pourront s'offrir une livre de filet de baleine. Si, au dessert, les Gretchen ne se tordent pas comme de petites baleines, c'est qu'elles auront un estomac bien difficile.

« Cognez fort ! »

En ce temps où les électriciens et réparateurs de sonnettes sont tous plus ou moins à la guerre, cette mention est placardée sur plus d'une porte.

Celle d'une de nos charmantes actrices du boulevard en est, si l'on peut dire, décorée. Cette étoile attendra la paix pour faire remettre sa sonnette en état, mais elle n'a pas attendu le retour des braves pour avoir un filleul aux armées.

Certain matin, un superbe Sénégalais demandant au concierge l'étage de Mlle M..., monte et tombe en arrêt devant l'inscription. Il sait lire un peu. Il reconnaît en ces deux mots l'ordre même que lui donne son lieutenant avant la bataille : « Cognez fort ! »

Aussitôt, d'un poing énergique, il obéit, et si bien que le panneau de la porte vole en éclats. Avec des cris terrifiés on accourt de l'intérieur. Mais le bon Sénégalais, toutes dents dehors, la tête encadrée dans la baie qu'il vient de ménager, rit, comme un enfant qu'il est et, pour calmer la charmante personne qu'il vient ainsi d'éveiller, lui crie sur un ton inénarrable :

— As pas peur, moi ton filleul, moi cognez fort !

Le Veilleur.

Ayuntamiento de Madrid

Journal d'un neutre

J'ai en ce moment un tantinet de neurasthénie, due, partie à la soudaine grande chaleur, partie à des causes morales plus élevées.

Je dînais avant-hier avec plusieurs gais compagnons, représentants de commerce ainsi que moi-même. La seule différence est que les uns avaient la nationalité française, les autres la nationalité anglaise, un Italien, un Japonais, un Belge et, je crois, un Boche, mais avec le faux nez. (Je sous-entends.) D'ailleurs, les Français, les Anglais, l'Italien, le Japonais et le Belge faisaient mine de croire et me disaient tout bas : « N'ayons pas l'air ». Bref, j'étais seul neutre. Et, chose notable, je n'étais pas, comme à mon habitude, fier de ma neutralité.

Voici qu'environ le champagne (car on le sabbait) un des Français, qui n'avait pas ouï distinctement mon nom lors des bienvenues, sollicita l'honneur de même présenté. Après qu'on lui eut décliné mon état civil sans faire grâce d'aucune circonstance, il me salua si profondément que je fus perplexe s'il oubliait la politesse ou bien me gaussait. Et il me dit :

— Ah ! c'est vous qui êtes le neutre ? Eh bien ! continuez.

Là-dessus, tous se s'éclatèrent. D'où je conclus, ayant oublié d'être soi, que la phrase inoffensive d'apparence était une sorte de quolibet. Mais, soyons franc, j'avoue que je ne saisis pas le sel. Nonobstant, je fus laqué et encore plus incommode de me voir seul neutre parmi une telle cohorte de plus ou moins bellicérants.

Ce matin avait su toucher mon point douloureux. Juste, depuis cinq ou six jours, je me demandais dans mes soliloques si ce n'est pas en effet une infirmité, une diminution, d'être neutre, quand la majeure partie de l'humanité livre bataille ; et, tour à tour, j'avais honte, ou remords, comme si j'y pouvais rien, ou bien la peur du ridicule, et de passer d'abord pour un original, bientôt pour bête curieuse. Je faisais cette comparaison : supposé que les animaux féroces du Jardin des Plantes soient lâchés dans les allées, et les pacifiques spectateurs enfermés dans les cages, ce sont les lions qui regarderaient les hommes et leur jetteraient le croûton avec mépris. Telle situation ne me convient pas : je suis ébattue. Donc, je me risquai ; et, profitant de ma faiblesse de repartie, je lançai à mon interrupteur :

— Monsieur, je ne suis pas neutre, vous prie-je de croire, entre le mal et le bien.

Parole non pas délibérée, mais inspirée par le *deus in nobis*, qui eut sur moi-même l'étrange effet de me suggérer cette question connexe :

« Eh ! Schenzzli, tu parles à ton aise : le sais-tu, où est le mal et où est le bien ? »

Lors, me sembla que la voix intérieure répondait : « Oui, tu le sais. » Et je me mis à réciter mentalement un magnifique article de don Armando Palacio Valdés, que j'avais lu la veille dans le *Journal des Débats*, en français (car l'espagnol, je ne peux). Je dis : magnifique, mais la veille, à une première lecture, j'avais fait mes réserves. Ce soir, était-ce, je répète, la chaleur positive de la température ou celle tout idéale du banquet ? je ne voyais plus de réserves à faire, j'étais, ainsi dire, transporté d'enthousiasme, et tellement sympathique à l'ensemble des Alliés, mais particulièrement à mes bêtes françaises, que déjà je pardonnais dans mon cœur à celui qui m'avait dit : « Vous êtes le neutre », au cas qu'il se soit réellement moqué de moi.

N'y tenant plus, je me penchai vers mon voisin de droite, et lui dis à l'oreille :

— Cher confrère, mon esprit n'a pas de combourgeoisie avec le vôtre, et je ne disconviens pas que par-ci par-là j'hésite sur le sens précis de vos nouvelles à main. Auriez-vous l'aimable obligeance de m'expliquer à quel titre vous avez tous pouffé de rire, lorsque l'un de nos convives m'a dit tout à l'heure : « Ah ! c'est vous qui êtes le neutre ? Eh bien ! continuez ! »

Mon voisin de droite commença par pouffer une seconde fois. Puis, avec une sévérité jouée, il me reprocha d'ignorer l'histoire contemporaine, et enfin me dit que le loustic avait entendu faire allusion par à peu près à une parole célèbre de l'ancien président de la République française, maréchal de Mac-Mahon, dite de Magenta.

— Quelle parole célèbre ? dis-je. Voici qu'il me faut encore avouer mon ignorance.

Il me répondit, d'un air de gravité à se méprendre, que le maréchal, visitant des districts inondés, s'était écrié douloureusement : « Que d'eau ! que d'eau ! » Mais, voyant ma surprise (car je n'apercevais pas de rapport logique entre cette eau et ma neutralité), il dit : « Pardon, je confondais », et me narra l'histoire d'un saint-eyrien nègre, à qui M. le maréchal avait fait ce compliment : « Ah ! c'est vous qui êtes le neutre ? Eh bien ! continuez, mon ami, continuez ! »

Je demande un peu s'il valait la peine de tant rire ! Moi-même, je ris par contenance, et je murmurai : « Charmant ! » Mais seul, tête à tête avec moi-même et mon papier, j'écrivai ici ce qui est, sans plus : je n'ai pas encore saisi le sel.

P. c. c. :
Abel Hermant

Les Italiens font payer cher leur offensive aux Autrichiens

ROME, 18 mai. — Certains détails qui commencent à parvenir sur les premières actions engagées dans le Trentin permettent de croire que les Autrichiens ont subi des pertes considérables. Des nouvelles de source suisse parlent de quatre mille Autrichiens hors de combat.

Dans les premiers engagements, dans la région de Montebello, l'action a été particulièrement meurtrière.

Lundi matin, à l'aube, après une préparation in-



Le maréchal CONRAD VON HOFTZENDORF (X) commandant en chef les troupes autrichiennes sur le front italien.

tense d'artillerie, les masses compactes des assaillants se sont lancées contre les tranchées italiennes. Une zone découverte de plusieurs centaines de mètres séparait les Autrichiens des Italiens. Lorsque l'ennemi est sorti de ses abris, une tempête de projectiles italiens a ouvert des brèches profondes dans les colonnes des assaillants.

Toutefois, comme la distance à parcourir était courte, l'ennemi a pu occuper les premières lignes italiennes défendues seulement par de petites gardes ; mais, par une contre-attaque foudroyante, les Italiens ont chassé peu après l'ennemi vers ses anciennes positions et ont réoccupé tout le terrain perdu.

La bataille de Verdun

L'offensive allemande reprend et est encore arrêtée

L'offensive que l'ennemi vient de prononcer sur la rive gauche de la Meuse vient après deux semaines d'un répit presque complet. Il est à remarquer que les intervalles entre les efforts successifs de l'ennemi s'accroissent de plus en plus, sans doute parce que la réparation des effectifs usés devient de plus en plus laborieuse.

Dans les premiers temps, il tenait des réserves prêtes, les unes à proximité du champ de bataille, les autres dans les cantonnements de l'arrière, pour combler les vides à mesure qu'ils se produisaient. Aujourd'hui, il est obligé d'amonceler, pour chaque attaque, des unités nouvelles, en dégarnissant d'autres parties du front, ce qui ne peut se faire ni sans précautions, ni sans risques.

A chaque reprise, l'offensive se déplace, et ce déplacement se produit depuis un mois, de l'est à l'ouest. Après le Mort-Homme, c'est la colline de la cote 304 qui a été attaquée. Aujourd'hui l'effort principal de l'ennemi se porte contre nos positions à l'ouest de cette cote, jusqu'au bois d'Avocourt.

Ce déplacement n'a pas d'autre cause que notre résistance, car l'intérêt évident de l'ennemi serait de poursuivre son action contre une partie déjà ébranlée de notre ligne. Mais notre ligne n'a jamais été ébranlée. S'il nous est arrivé de céder quelques positions avancées, nous avons toujours tenu bon sur les positions principales, et le plus souvent nos contre-attaques nous ont rendu peu à peu le terrain perdu. C'est ainsi qu'au Mort-Homme la situation a été entièrement rétablie en notre faveur, et que devant la cote 304 l'ennemi n'a pu tirer aucun parti de son avance sur les pentes septentrionales de la colline.

Son attaque d'hier avait pour objet d'aborder par l'ouest cette même cote, qui se montrait inaccessible par le nord. Elle a été repoussée sur l'ensemble du front et ne nous a enlevé qu'un ouvrage situé à peu près à mi-chemin de la cote 304 et de la corne du bois d'Avocourt, immédiatement à l'ouest de la route de Malancourt à Esnes. Tous les efforts de l'ennemi pour élargir la position gagnée ont été inutiles, et on peut prévoir que cette nouvelle tentative n'obtiendra pas un meilleur résultat que les précédentes.

Jean Villars.

Les Allemands prennent la clé du coffre-fort turc

LONDRES, 19 mai. — On mande d'Amsterdam que le docteur Heinze, de Leipzig, ancien membre du parti libéral au Reichstag, a été nommé sous-secrétaire d'Etat au ministère des Finances turc.

LES TROUBLES DU MEXIQUE



Dans les rangs des troupes américaines chargées de rétablir l'ordre sur le territoire mexicain figurent les quatre chefs Peaux-Rouges dont nous donnons ici la photographie et qui ont abandonné le tomahawk de leurs pères pour le moderne rifle, cher au président Roosevelt.

Deux vapeurs allemands coulés par des sous-marins russe et anglais

LONDRES, 19 mai. — Selon un télégramme de l'agence Reuter, le *Hera*, vapeur allemand allant de Stockholm à un port allemand, a été coulé par un sous-marin russe.

LONDRES, 19 mai. — On mande de Copenhague qu'un vapeur allemand a été torpillé hier soir, à 9 heures, par un sous-marin britannique, à l'entrée du Sund, au large de Kallen. L'équipage de 17 Allemands a été sauvé. Le vapeur transportait une cargaison de charbon de Lubeck à un port de Norvège.

Un sous-marin anglais détérioré par une mine rejoint sa base

LONDRES, 18 mai. — Un sous-marin anglais vient d'accomplir un bel exploit; endommagé par une mine, il a pu regagner sa base, à 300 milles (500 kilomètres) du lieu de l'accident.

Il se trouvait dans les eaux ennemies quand il heurta une mine qui détériora son avant, déchira deux cloisons étanches, écrasa deux tubes lance-torpilles chargés.

Le sous-marin plongea, se posa sur un fond. Après quelques instants d'une angoisse inimaginable, l'équipage était revenu à son poste. On essaya les pompes, elles donnaient; les moteurs obéissaient; on put monter à la surface, et on revit la lumière du jour.

Les négociations concernant la « Tuhantia » sont laborieuses

NEW-YORK, 19 mai. — Le ministère de la Marine communique la note officielle suivante :

Les négociations en cours avec Berlin, relatives à la destruction de la *Tuhantia*, n'ont encore donné aucun résultat positif.

Après examen de quelques éclats de métal, l'Ambassade allemande a admis qu'ils appartenaient à une torpille allemande du modèle employé par le sous-marin allemand.

Le commandant dudit sous-marin a déclaré que cette torpille avait été lancée, non pas le 16 mars contre la *Tuhantia*, mais le 6 mars contre un navire de guerre anglais, qu'elle n'atteignit pas.

Le gouvernement hollandais va prendre des mesures pour qu'une enquête sérieuse éclaire la question de la *Tuhantia*.

Les survivants de la « Bernadette »

LONDRES, 19 mai. — Le Lloyd apprend de Philadelphie, en date du 18 mai, que le vapeur norvégien *Falkland* est arrivé ayant à bord le capitaine Daussy et les matelots Regault (ou Regnault), Pierre Mouchels et Rechter, survivants de la barque française *Bernadette*, recueillis par ce bâtiment.

EN MACÉDOINE

Un aviateur anglais fait sauter un navire à Smyrne

ATHÈNES, 17 mai. — Récemment un aéroplane anglais a survolé un bateau où se trouvaient trois officiers autrichiens devant Smyrne et le fit sauter avec des bombes, tuant deux des officiers.

Un pont sur le Vardar s'écroule au passage de troupes bulgares

ATHÈNES, 18 mai. — On écrit de Salonique qu'une canonnière très active s'est fait entendre sur une partie du front. Mais le mauvais temps a forcément interrompu les opérations. A la suite d'une forte crue du Vardar un pont a été emporté au moment même d'un passage de troupes bulgares. Des atteintes ont été précipitées dans le fleuve et des pertes sérieuses ont été subies en hommes et en munitions.

Le tsar Ferdinand sur le front ouest de Macédoine

ATHÈNES, 19 mai. — Le roi Ferdinand et le général allemand Boghater ont inspecté le front ouest de la Macédoine.

De leur côté, le duc de Mecklembourg, le général Zékov, accompagné de l'attaché militaire allemand, ont visité le front ouest et la ligne défensive de Dnemuldzina.

Il se confirme que le bombardement, effectué ces jours derniers par nos avions, dans leur raid au-dessus de Xanthia, a produit de sérieux dégâts et occasionné aux Bulgares des pertes importantes.

Le résultat du bombardement aérien de Xanthia

ATHÈNES, 19 mai. — Suivant la *Nea Hellas*, le bombardement aérien de Xanthia occasionné de gros dégâts, a tué 60 soldats bulgares et en a blessés 120. Plusieurs incendies ont éclaté en ville.

Suivant le même journal, des familles bulgares venant de Bulgarie s'installent dans les villages grecs évacués de la frontière et cultivent les terres grecques.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 19 Mai (656^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Argonne occidentale, l'ennemi a tenté de pénétrer, à la suite d'une explosion de mine, dans un petit saillant que forme notre ligne près de Saint-Hubert. Nos tirs de barrage ont arrêté net l'adversaire, qui a été rejeté dans ses tranchées.

Sur la rive gauche de la Meuse, hier, en fin de journée, les Allemands ont renouvelé leurs attaques sur la région Bois d'Avocourt cote 304. Ces attaques, extrêmement violentes et menées avec de gros effectifs appartenant à deux divisions nouvellement arrivées sur ce front, ont été impuissantes à nous déloger du Bois d'Avocourt et de nos positions à l'ouest de la cote 304. Toutefois, au centre, l'ennemi a pu s'emparer d'un petit ouvrage situé au sud de la cote 287.

Plusieurs tentatives faites par l'ennemi pour élargir ses progrès sur ce point ont été arrêtées net par nos feux.

Sur les pentes nord-est de la cote 304, une tentative des Allemands pour reprendre le fortin conquis par nous hier a complètement échoué.

Sur la rive droite et en Woëvre, activité moyenne de l'artillerie.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, la lutte d'artillerie a continué très violente sur le front Bois d'Avocourt-cote 304 et dans la région du Mort-Homme. L'ennemi n'a fait aucune tentative d'attaque au cours de la journée.

Sur la rive droite et en Woëvre, activité moyenne des deux artilleries.

Journée relativement calme sur le reste du front, sauf en Champagne et dans les Vosges, où notre artillerie s'est montrée particulièrement active.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la nuit du 18 au 19, nos avions ont effectué de nombreuses opérations de bombardement : l'aérodrome de Morhange, les gares de Metz-Sablon, Arnaville, Briailles, Stenay, Sedan, Etain, les bivouacs de Montfaucon et d'Azannes ont reçu de nombreux projectiles.

Navarre abat son dixième avion

Des avions ennemis ont lancé, dans la nuit du 18 au 19, trois bombes sur Gervanmer. Les dégâts matériels sont insignifiants.

Un avion allemand a été descendu, hier par un de nos pilotes près de Sainte-Menehould. Les aviateurs ennemis ont été faits prisonniers.

Le sous-lieutenant Navarre a abattu son dixième avion allemand; l'appareil ennemi s'est écrasé sur le sol près de Rolante (Argonne.)

(Officiel.)

Un avion allemand abattu par un aviateur américain

Un avion allemand a été attaqué hier près de l'Hartmannswillerkopf par le caporal pilote Roewell, de l'escadrille américaine, et abattu. Il est tombé en flammes.

Communiqué belge

Grande activité d'artillerie sur le front de l'armée belge, spécialement dans la région de Dinant, où nos pièces de tous calibres ont exécuté un tir de destruction sur les organisations défensives allemandes.

A l'instar de l'Allemagne

ATHÈNES, 19 mai. — La piraterie, qui avait disparu de l'Archipel depuis un demi-siècle, y reparait.

Si l'on en croit une information de source grecque, un télégramme des autorités de Mételin au gouvernement grec signale un voilier monté par 14 flibustiers bien armés. Ils auraient, en attendant mieux, volé des moutons à l'échelle de Tchamoun-Limani.

Les Anglais ont héroïquement enduré mille privations à Kut-el-Amara

LONDRES, 19 mai. — Un journaliste anglais, qui se trouve actuellement sur le front de Mésopotamie, a obtenu des détails intéressants concernant la situation des assiégés de Kut-el-Amara. Voici quelques renseignements à ce sujet :

Du 25 au 29, les seuls vivres étaient ceux jetés par les avions.

Les troupes étaient si affaiblies au moment de la capitulation que les régiments du front étaient restés quinze jours sans être relevés, étant trop faibles pour emporter leurs sacs.

La mortalité quotidienne moyenne dans les derniers jours du siège était de 8 Anglais et de 21 Indiens.

Avant la capitulation, toutes les bêtes servant pour l'artillerie, la cavalerie et les transports avaient été mangées.

Les artilleurs, privés de leurs chevaux, constituèrent une nouvelle unité sous le nom d'infanterie de Kut.

Une des dernières mules conduites à l'abattoir avait fait trois campagnes sur la frontière de l'Inde et portait des rubans autour du cou.

Par deux fois, le boucher se refusa à l'abattre, mais finalement elle dut être abattue avec les mules des mitrailleuses.

Les assiégés préféraient, en général, à la viande de cheval la viande de mule, dont la graisse était supérieure au point de vue culinaire et servait aussi à remplacer l'huile d'éclairage. La provision d'huile lourde pour la cuisine dura pendant tout le siège, mais elle produisait une fumée épaisse.

Les cuisiniers militaires étaient noirs comme des ramoneurs, à cause de la fumée des fourneaux alimentés par cette huile.

Le manque de tabac constituait une grande privation; le tabac arabe manqua dès les premiers jours d'avril; les assiégés fumèrent alors des feuilles de thé rôties ou des feuilles de tilleul. Dès le mois de janvier, le tabac anglais coûtait 48 roupies la demi-livre. Une boîte de cigarettes égyptiennes trouvée sur un officier mort atteignait 100 roupies aux enchères, et une boîte de lait conservé 34 roupies.

Les résultats du voyage de M. Asquith en Irlande

LONDRES, 18 mai. — M. Asquith, qui a quitté Cork après avoir eu des conférences prolongées avec des personnages de la ville, est rentré à Londres.

LONDRES, 19 mai. — Le *Times* apprend que M. Asquith a définitivement décidé d'apporter de très grands changements dans le vieux système de gouvernement irlandais; jusqu'à présent on n'avait pas encore fixé sur le détail et l'importance de ces modifications. On attend avec impatience les déclarations que M. Asquith doit faire à ce sujet au début de la semaine prochaine, lorsqu'il sera amené à exposer ses vues nouvelles sur la question irlandaise.

Pour reconstituer les régions envahies

M. Briand, président du conseil, ministre des Affaires étrangères, a fait signer au président de la République un décret instituant un comité interministériel chargé de préparer des solutions pratiques en ce qui concerne la reconstitution des régions envahies ou atteintes par des faits de guerre.

Le rôle qu'assumera ce comité a été défini par M. Briand dans le rapport qu'il a adressé à ce sujet au président de la République.

Il appartiendra au Comité, dit ce document, tout en favorisant la réédification des immeubles, de veiller à ce qu'elle soit poursuivie dans des conditions conformes aux exigences de l'esthétique et de l'hygiène. L'élaboration de plans de reconstruction des villes et villages s'imposera à ses préoccupations. Le Comité interviendra à cet égard auprès des autorités locales pour les conseiller et les guider, pour les aider dans l'exercice de leurs attributions.

Aux termes mêmes du décret, ce comité établit la liaison entre les divers services publics et coordonne leur action. Il centralise les études et propose toutes mesures utiles pour tout ce qui se rapporte à l'objet de son institution.

Il tient par son secrétariat à la disposition des intéressés les résultats de ses travaux et leur fournit les indications et avis dont ils peuvent avoir besoin.

VITTEL -- SAISON 1916

(25 mai-25 septembre.)

SERVICES DE CURE COMPLETS

Sécurité absolue en raison de l'éloignement de la zone des opérations militaires.

LETTRE DE RUSSIE

Les fêtes de Pâques à Moscou

La vie nationale et religieuse des Russes



Un aspect du monastère national de Serghievo-Troitsa

Moscou, avril 1916.

Séville et Moscou sont les deux lieux du monde où les fêtes religieuses de Pâques ont le plus de solennité et d'éclat. Mais, à Séville, c'est le drame de la Passion qui domine tout. L'imagination espagnole s'arrête sur l'idée de la mort. Cette idée, l'esprit des Slaves l'écarterait plutôt, et il préfère évoquer la résurrection.

Moscou compte au moins autant d'églises, de basiliques et de chapelles que Rome. C'est à Moscou qu'on peut commencer à comprendre ce que les Russes veulent dire quand ils parlent de la « sainte Russie ». Il faut y avoir vu la nuit de Pâques, lorsque, à travers le Kremlin, les processions suivent les icônes et les bannières antiques, de l'une à l'autre des cathédrales aux étranges clochers couronnés de bulbes. Une foule immense emplie des cours et les parvis et, par milliers, brillent les lumières des cierges bénits qu'il s'agit, tout à l'heure, pour que l'année s'écoule heureuse, de rapporter chacun chez soi. Et puis, à minuit, s'illuminent les murailles et les tours fantastiques de la citadelle nationale et sacrée. (Kreml est peut-être le même mot qu'Acropole.) Alors, de toutes parts, les carillons sonnent, en musique d'allégresse presque désordonnée, tandis que tinte le bourdon historique d'Ivan-Vediki, que le canon tonne et qu'on entend monter la rumeur du salut traditionnel : « Christ est ressuscité. — En vérité, il est ressuscité ! »

J'ai eu le rare privilège d'assister au service de la nuit de Pâques dans la chapelle impériale du Kremlin. Là, à quelques pas de la vieille maison de Michel Romanof, l'Empereur, quand il est à Moscou, vient prier, en communion avec ses ancêtres et avec la « terre russe ». La religion orthodoxe est inséparable de l'idée nationale russe. Elle est inséparable aussi de l'idée monarchique. Dans cette étroite chapelle, chef-d'œuvre de merveilleuse orfèvrerie byzantine, un Occidental, un Latin se sent, pour la première fois, moins loin des mystères de la sainte Russie.

La chapelle impériale du Kremlin est un véritable sanctuaire et il n'est pas commun d'en observer l'entrée. Cent personnes, à peine, s'y trouvaient présentes cette année pour l'office pascal. Des uniformes, quelques rares habits noirs et, pour les femmes (austères figures de l'aristocratie moscovite), la toilette de rigueur qui, jusqu'en chapeau, est tout entière blanche. Il y avait, sur leurs épaules, quelques jeunes officiers russes blessés qui, dans le décor, faisaient revivre pour nous les héros de la Guerre et la Paix.

L'Empereur, qui est aux armées, n'assistait pas à ce service. Sa place, — que ne marque aucun trône, — était vide. Mais, à droite de l'espace réservé, se tenait le prince Odoïewski-Maslov, gouverneur du Kremlin.

La haute figure de ce successeur de Rostopchine faisait penser que, comme lui (si, par impossible, l'envahisseur était venu jusque là), il n'eût pas hésité à brûler de nouveau Moscou et ses trésors sacrés.

Nous nous faisons difficilement une idée du rôle

que joue chez les Russes la religion. Pour eux, la vie nationale et la vie religieuse s'associent et se pénètrent sans cesse. L'icône, qui tient une si grande place dans les foyers, accompagne aussi toutes les manifestations de la politique et de la guerre. La cathédrale Sainte-Sophie, à Kiev, conserve l'icône qui a suivi Alexandre I^{er} dans ses campagnes contre Napoléon. Un « vieux Russe » m'a dit d'autre jour que, parmi ses chances de vaincre, la Russie avait pour elle la protection de saint Nicolas, dont l'image protège des millions de foyers à travers l'empire. Et l'idée même du palladium municipal est aussi forte ici qu'elle l'était dans des cités antiques. Lorsque les Allemands sont entrés en Pologne, le premier soin des autorités et de la population, en évacuant Vilna, a été de mettre en sûreté l'icône miraculeuse d'Ostrabranad, qui a fait ensuite dans Moscou une entrée solennelle. Moscou elle-même possède sa Vierge ibérienne, qui est le porte-bonheur de la ville. Chaque jour, dans son équipage à quatre chevaux, avec ses armuriers et sa livrée, la Vierge ibérienne parcourt les rues. Elle va assister à un mariage ou à la pose de la première pierre d'un édifice public. Elle va bénir un foyer. Elle va consoler et guérir les malades comme le bambino d'Ara-Coli à Rome... Un Moscovite, sans la Vierge ibérienne, se croirait abandonné du Ciel et voué à tous les maux.

Il y a, à soixante verstes de Moscou, un monastère fameux, celui de Serghievo-Troitsa. (On dirait, en français, la Trinité-Saint-Serge). Illustré dans toute la Russie, ce couvent est toute une ville. Il est même une citadelle. Sans doute, ses tours et ses murailles ne tiendraient pas longtemps contre l'artillerie d'aujourd'hui. Mais, au temps des faux Démétrius, les Polonais l'ont vainement assiégé. En 1812, les Français se sont mis en marche pour le prendre, et une intervention miraculeuse les a égarés dans les forêts voisines. En sorte, disait le moine qui nous montrait l'étrange forteresse monacale, en sorte que jamais l'étranger n'a foulé ce sol sacré. Voilà une des raisons qui font que, pour tous les bons Russes, Saint-Serge est un lieu de pèlerinage et de vénération.

La Trinité-Saint-Serge, avec ses souvenirs, ses miracles et ses richesses, est un des points vitaux de la religion orthodoxe. Quand on découvre l'amas de ses constructions étranges, ses dômes et ses clochers inimitables, on serait tenté de se croire en face d'une ville chinoise. Quand on voit ses cloîtres et ses thébaïdes répandues aux solitudes d'alentour, on se trouve reporté aux ascétismes des antiques églises d'Orient. Or, cette cité de moines, de théologiens et d'ermites est, en même temps, une grande cité industrielle. Qui croirait que, près de ces reliques, deux mille ouvriers travaillent pour la guerre ? Derniers les murs qui ont résisté aux Polonais et abrité Pierre le Grand contre les Strelitz, on tourne aujourd'hui des obus qui serviront contre l'envahisseur allemand. Ainsi Serghievo-Troitsa continue de remplir son rôle historique. Ainsi continuent de s'allier dans la guerre présente les traditions nationales et les traditions religieuses de la Russie... Jacques Bainville.

La légende des francs-tireurs belges

Le gouvernement belge vient de publier un nouveau Livre gris, en réponse aux mensonges accumulés dans le Livre blanc allemand du 10 mai 1915, intitulé : « Le Caractère non conforme au droit des gens de la guerre populaire belge » (lisez « Guerre de francs-tireurs »).

Voilà cette fameuse question des « francs-tireurs » remise encore une fois sur le tapis. Nous l'avions pourtant sincèrement crue élucidée, mais les Allemands y lient. C'est, à leur avis, l'excuse des crimes commis par leurs hordes au début des hostilités en France et en Belgique; c'est l'excuse de l'incendie et du pillage de Louvain, de Liège et de Namur; c'est l'excuse des massacres de Dinant et d'Andenne, et de bien d'autres villes et villages; c'est l'excuse du meurtre de nombreux vieillards, de femmes et de prêtres dont la liste dépasse actuellement le chiffre connu de 5.000.

A tous les mensonges allemands, à tous les faits signalés par eux, mais jamais prouvés, si ce n'est par les seuls témoignages de leurs assassins, galonnés de tous grades, la commission belge d'enquête oppose un démenti formel, preuves indéniables à l'appui, rétablissant les faits dans leur réalité : que jamais les civils belges ne se sont organisés pour prendre part à la résistance contre l'envahisseur, que toutes les armes en possession de la population civile avaient été réunies par les soins des autorités et mises en lieu sûr dès le 5 août 1914, mais que les soldats allemands, systématiquement, en vertu des instructions reçues, avaient, sur tout leur passage, pillé, incendié et massacré, dans un but de terrorisme et de pression, et non pour se défendre contre des citoyens belges armés qui ne songeaient qu'à fuir devant l'invasion brutale de leur pays.

Il était du devoir du gouvernement belge de réfuter les mensonges accumulés par la Wilhelmstrasse, mais cette question des « francs-tireurs » peut encore être examinée de façon beaucoup plus simple.

Ajoutons foi aux allégations allemandes et admettons un instant que des civils belges aient attendu, les armes à la main, l'envahisseur.

Quel fait donnait-il aux Allemands le droit de représailles? Absolument pas. Et, bien avant cette guerre, l'argument à leur opposer (et qu'eux-mêmes avaient accepté et signé) était établi par l'article 2 de la Convention de La Haye ainsi libellé :

La population d'un territoire non occupé qui, à l'approche de l'ennemi, prend spontanément les armes pour combattre les troupes d'invasion, sans avoir eu le temps de s'organiser, conformément à l'article premier, sera considérée comme belligérante si elle respecte les droits et les coutumes de la guerre.

Et l'article 50 de cette même convention va plus loin en disant :

Aucune peine collective, pécuniaire ou autre, ne pourra être édictée contre les populations à raison des faits individuels dont elle ne pourrait être considérée comme solidairement responsable.

Les Allemands en adhérant à cette convention réduisaient donc à néant, par anticipation, tous leurs arguments contre les « francs-tireurs » en groupes ou isolés. Il est vrai que signature ou parole donnée ont pour eux la même valeur : celle d'un « chiffon de papier ».

Et si nous voulons rechercher plus loin encore pour prouver que leur façon de faire la guerre n'était que la suite logique de leur éducation militaire, puisons, dans leurs propres auteurs, une réponse à leurs mensonges éhontés qui ressemblent fort au cri de : « Au secours ! » que pousserait un assassin, et citons seulement un passage du *Manuel à l'usage des armées impériales et royales* intitulé : *Kriegsbrauch im Landkriege* :

Une guerre énergiquement conduite ne peut être uniquement dirigée contre les soldats de l'Etat ennemi et contre ses dispositifs de défense, mais elle l'est, et doit l'être, également à la décision de toutes ses ressources matérielles et morales. Des exigences humanitaires, c'est-à-dire des ménagements relatifs aux principes et aux lois, ne peuvent faire question que pour autant que la nature et le but de la guerre s'en accommodent.

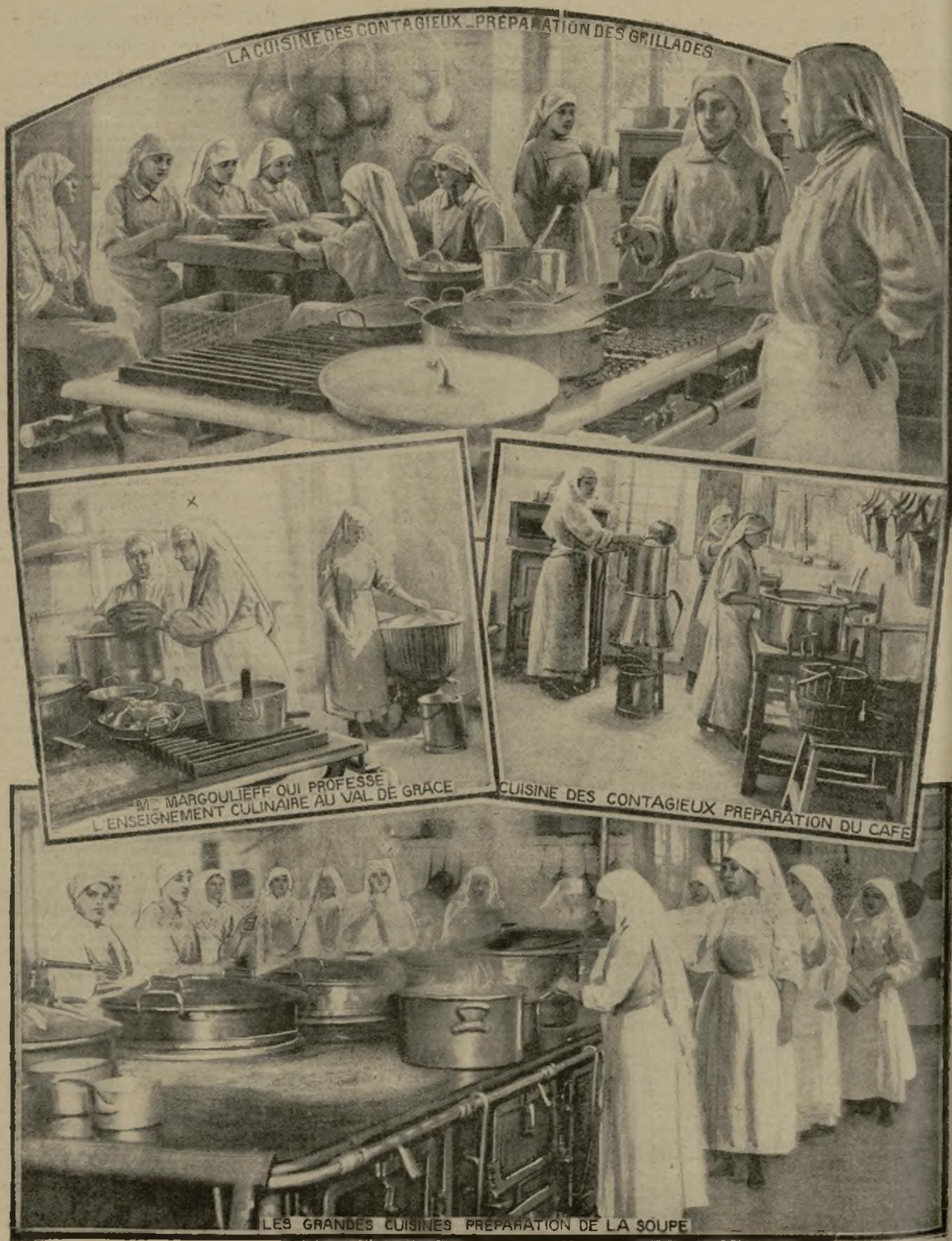
Voilà leur mentalité. Elle est vraiment trop éloignée de la nôtre pour que nous nous entendions jamais. — M. S.

« A TOUS VOS REPAS »

L'eau de SAINT-GALMIER SOURCE BADOIT
Absolument naturelle, sans gazéification
Facilite la digestion, préserve des épidémies.
COMBAT L'ARTHRITISME

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Les cordons bleus du Val-de-Grâce



Le fonctionnement des hôpitaux militaires de France va, par ordre ministériel, être confié à des femmes. Ces dernières ont déjà pris possession du Val-de-Grâce et nos photographies montrent les femmes... cuistots préparant le dîner des blessés. (Voir l'article page 12).

DERNIÈRE HEURE

L'offensive autrichienne est soutenue par un violent bombardement

ROME, 19 mai. — Commandement suprême. — Dans la zone d'Adamello, nos troupes ont occupé la tête du Haut Sarca et les hauteurs voisines, en faisant à l'ennemi une trentaine de prisonniers et en prenant un riche butin, du matériel et des vivres.

Entre l'Isère et l'Adige, une action intense d'artillerie a eu lieu dans la partie du front entre l'Adige et la vallée de Terragnolo. Nous avons encaissé la position de Zugna Torta que trois jours de bombardement intense et ininterrompu avaient bouleversée. Deux violentes attaques successives contre nos positions au sud de Zugna Torta ont été repoussées avec des pertes très graves pour l'ennemi, auquel nous avons fait des prisonniers et pris une mitrailleuse.

Dans la zone entre la vallée de Terragnolo et le Haut Astico, l'ennemi continue, avec de nombreuses batteries de tout calibre, un violent bombardement de notre ligne de résistance depuis Monte Maggio à Soglio d'Aspio.

Dans le but d'éviter des pertes inutiles, cette ligne a été évacuée, et nos troupes se sont repliées en ordre sur les positions en arrière et se renforcent sur celles-ci.

Dans la zone d'Asiago, on ne signale aucun fait important.

Dans la vallée de Sugana, après un tir intense d'artillerie qui a duré toute la nuit du 17 au 18 mai, l'ennemi, à l'aube, a attaqué nos positions, depuis la vallée de Maggio jusqu'au Monte Colla, mais il a été repoussé.

Notre artillerie a bombardé Innichen en Sillian, dans la vallée de Drava.

Sur le reste du front, l'activité de l'artillerie, est plus intense dans le Haut Bul, et modérée sur l'Isontzo et le Carso.

Dans la nuit du 17 au 18 mai, nous avons repoussé une attaque de l'ennemi dans la zone de Monfalcone.

On signale des raids d'avions ennemis sur divers points de la région vénitienne; il y a eu un mort et un blessé, ainsi que de légers dégâts.

Nos avions ont bombardé les parcs et les bivouacs ennemis dans la zone de Folgaria; ils sont rentrés indemnes, quoiqu'ils aient été l'objet du tir de nombreuses batteries.

Toutes les troupes autrichiennes ont été concentrées sur le front italien.

ROME, 19 mai. — On mande de Berne à l'Idée Nationale que l'offensive autrichienne devait commencer dans un mois, mais qu'elle a été anticipée en raison de la crainte d'une reprise de l'attaque russe en Galicie et d'une offensive des Alliés en Macédoine.

On assure que presque toutes les troupes autrichiennes de la Macédoine et du front russe ont été, ces derniers temps, concentrées sur le front italien et remplacées par des troupes turques, bulgares et allemandes.

COMMUNIQUE RUSSE

PETROGRAD, 19 mai. — Communiqué du grand état-major :

Dans la région de Mentzenhof, nous avons contrebalancé l'artillerie ennemie et provoqué une explosion dans une de ses batteries.

Au nord-ouest de Kremenetz, nos sapeurs ont découvert une galerie minée autrichienne et y ont fait subitement irruption; l'ennemi, surpris, a pris la fuite en abandonnant tout un matériel spécial.

Une tentative de l'adversaire pour reconquérir la galerie perdue a été repoussée à coups de grenades.

En Galicie, au nord de Toporowtze, nos éclaireurs se sont glissés entre un détachement important ennemi et les fils de fer barbelés de l'adversaire; ils ont anéanti ce détachement.

Un succès belge au Congo

Le Havre, 19 mai. — Les opérations dans le manda se développent de façon satisfaisante. Médecins dans leurs communications par l'occupation de Kigali par la marche d'une colonne belge au sud du lac Kivu et sous la pression de nos troupes au nord du lac, les forces allemandes ont battu en retraite.

Le 12 mai, le général Tombeur a occupé le massif de mont Kama que l'ennemi avait converti en puissante redoute défensive; un canon de 77 est resté entre nos mains.

L'ENQUÊTE sur l'insurrection irlandaise

La déposition de M. Birrell

LONDRES, 18 mai. — La commission d'enquête sur l'insurrection irlandaise poursuivant ses travaux a entendu M. Birrell qui a affirmé qu'il y aurait eu une révolution en Irlande si le home rule n'avait pas été voté par le Parlement.

M. Birrell a attiré l'attention sur le fait que le mouvement des Orangistes de l'Ulster pour l'organisation de leur milice spéciale, avait eu un effet désastreux sur de nombreux Irlandais qui, dès le début de la guerre, désapprouvaient l'attitude de M. Redmond tout comme ils regardaient avec suspicion la présence de sir Edward Carson dans le cabinet, et si M. Redmond s'était décidé à adopter la même ligne de conduite, il aurait dû alors renoncer à demeurer le chef du parti national irlandais.

Sans doute, l'aide des Allemands était au fond de l'émeute. La guerre a fait tourner beaucoup de têtes et elle a déjoué les calculs les plus prudents.

M. Birrell a dit qu'il connaissait depuis deux ans l'existence d'un mouvement de caractère dangereux en Irlande. Il pense s'être peu laissé influencer par le milieu, quoiqu'il savait que M. Redmond considérait les Feiners comme une quantité négligeable, tandis que M. Dillon était fortement opposé à toute intervention des autorités pour arrêter le mouvement.

Après avoir entendu la déposition de M. Birrell, la commission s'est ajournée à lundi.

Nationalistes et unionistes

sont avant tout patriotes

Au sujet de la question irlandaise la Pall Mall Gazette rappelle qu'en juillet 1914, la situation en Irlande était devenue tellement grave que le roi s'était, à son sujet, exprimé ainsi :

« Le cri d'une guerre civile est sur les lèvres de mes sujets les plus qualifiés pour porter un jugement et les plus raisonnables. »

Le roi avait réuni au palais du Buckingham une conférence extraordinaire, composée de MM. Asquith, lord Lansdowne, Lloyd George, Bonar Law, Redmond, sir Edward Carson, Dillon et le colonel Craig. Cette conférence se sépara sans avoir trouvé une solution à la situation, et celle-ci paraissait désespérée. Soudainement, éclata la guerre. La situation changea du tout au tout. Nationalistes et Unionistes à la fois se déclarèrent fièrement pour la défense de l'Empire.

Le péril d'une guerre civile en Irlande disparut.

Les récents événements d'Irlande n'ont pas modifié la position, mais ils ont eu l'effet inattendu de faire reconnaître à tous les partis qu'il faut trouver dès maintenant une solution pacifique et intelligente du problème irlandais, car la fin de la guerre laissera au pays une grande quantité d'autres problèmes ardues dont il faudra s'occuper, et l'on ne saurait, sans y penser avec terreur, lui laisser par surcroît le problème irlandais à résoudre.

Une consigne pour les Allemands aux États-Unis

Sur un ordre de Berlin, le comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne à Washington, a publié la note suivante :

« A la suite de certains faits récents, l'ambassadeur d'Allemagne a enjoint à tous les consuls d'Allemagne aux États-Unis de bien faire comprendre à tous les sujets allemands qu'ils ont le devoir d'obéir scrupuleusement aux lois de l'État dans lequel ils résident. »

C'est une nouvelle satisfaction donnée aux États-Unis par l'Allemagne, qui désavoue ainsi les intrigues, les complots et les attentats des Germano-Américains et invite ses sujets à respecter les pays qui les accueillent sur leur sol.

L'espion Tribitsch Lincoln est ramené en Angleterre

LONDRES, 19 mai. — On mande de New-York au Daily News que Tribitsch Lincoln, ex-député de Derlington et espion au compte de l'Allemagne, a été livré aujourd'hui par les autorités américaines à l'officier de police anglais chargé de le ramener en Angleterre. Lincoln a été embarqué sur un navire qui a quitté le port à midi.

La Hongrie se cabre sous la menace d'être germanisée

GENÈVE, 19 mai. — Les journaux autrichiens et hongrois, après avoir été arrêtés huit jours consécutifs à la frontière sont enfin entrés en Suisse, et, malgré la sévérité rigoureuse de la censure, on y relève cet article intéressant.

Le sénateur Rakosy, directeur propriétaire du Buda Pest Hirap et intime ami du comte Tisza continue dans ce journal sa campagne contre la germanisation de la Hongrie. Il s'agit, notamment, dans le numéro du 13 mai en termes très énergiques contre la dernière publication de la grande revue des juristes hongrois *Jugindomany* Koctony qui vient de faire paraître son dernier numéro en langue allemande. « Si nous avons quelque chose à dire aux Allemands, écrit le sénateur, il y a d'autres moyens de leur faire savoir. Pour le moment, on ne parle en allemand que pour un numéro; puis on continuera; puis on proposera de ne paraître qu'en allemand. Après quoi les juristes allemands trouveront qu'il est inutile de faire paraître un périodique de droit allemand en Hongrie et que les différents périodiques allemands paraissant en Allemagne suffiront largement à la Hongrie. Tout cela ce sont des complaisances d'arrivistes qu'on fait à l'Allemagne et des bassesses de mauvais goût. »

Une chose que l'Allemagne n'avait pas prévue

BERNE, 19 mai. — Le budget des colonies a été approuvé par la commission du budget du Reichstag. Un commissaire du gouvernement déclara au cours de la discussion que le gouvernement allemand n'avait pas prévu que les colonies seraient attaquées, et que les armements n'avaient pas été organisés en conséquence.

Comment fut opérée l'arrestation du consul d'Allemagne à Drama

ATHÈNES, 18 mai. — Voici d'après le *Patris* dans quelles circonstances le consul d'Allemagne à Drama a été arrêté par les Alliés.

Ce personnage adressait à l'état-major allemand, au moyen d'un service spécial, tous les renseignements qu'il pouvait recueillir sur les armées alliées de Macédoine. Depuis quelque temps il se rendait en personne dans les localités où il avait quelque chose à voir. C'est au cours d'un de ces voyages, entre Drama et Serrès, qu'il a été arrêté.

Le mécanicien du train où il se trouvait aperçut tout à coup sur la voie un signal de couleur rouge. Il s'arrêta. Un détachement de cavalerie anglaise entourait le train et se saisit du consul allemand qui fut emmené à l'état-major allié.

Chalutier anglais coulé par un sous-marin allemand

GRIMSBY, 19 mai. — Le petit chalutier à vapeur anglais *Osprey* a été coulé hier dans l'après-midi par un sous-marin allemand au moyen d'une bombe mise à bord.

L'équipage a été recueilli plus tard par un autre chalutier.

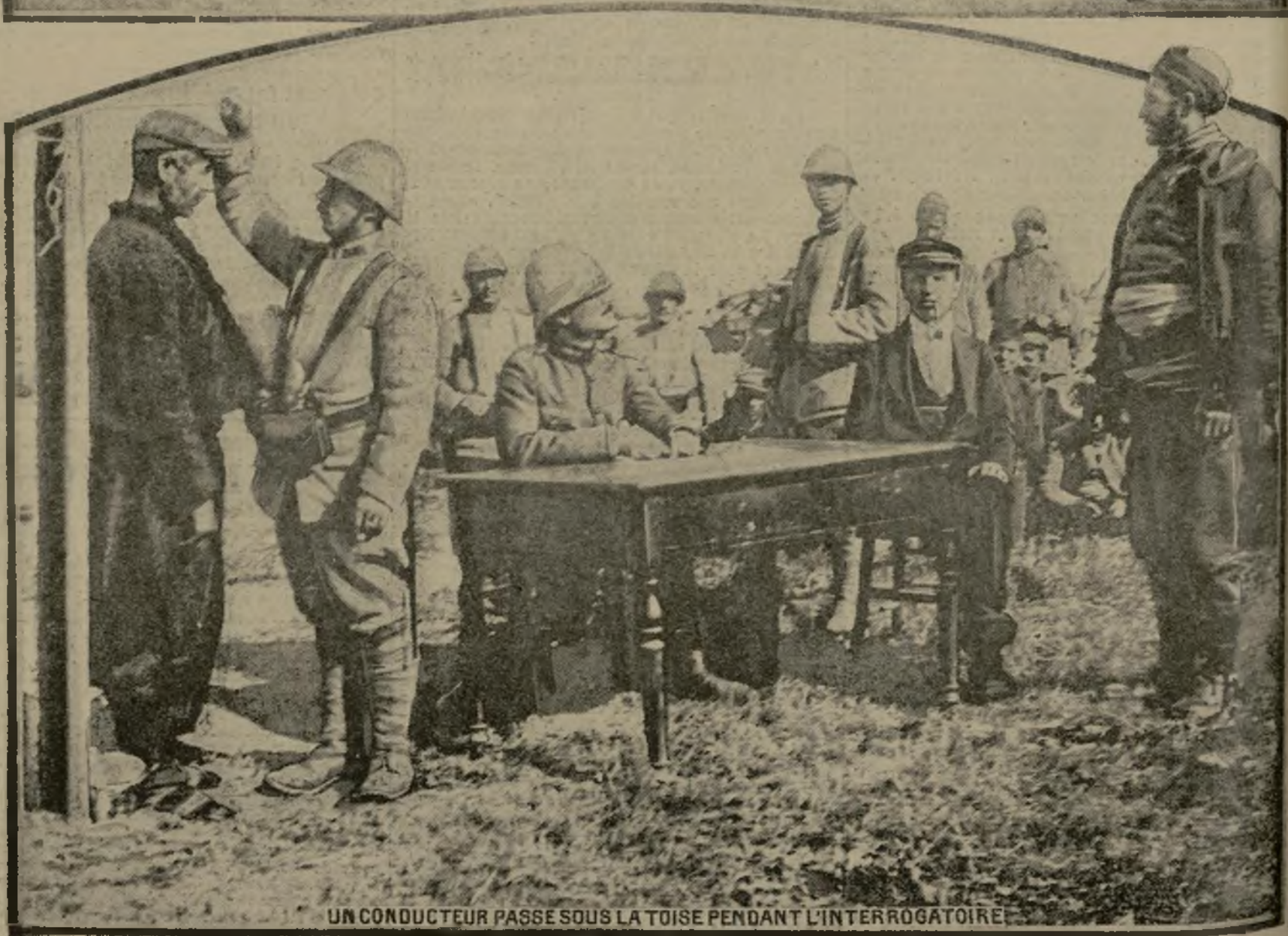
LES FUNÉRAILLES des victimes du dirigeable "T"

TOULON, 19 mai. — Les funérailles des quatre victimes du dirigeable qui a fait explosion en mer, sur les côtes de Sardaigne, ont été célébrées solennellement à l'hôpital maritime de Saint-Mandrier où se pressaient les autorités maritimes, militaires et civiles, parmi lesquelles on remarquait le vice-amiral Rouyer, préfet maritime, le général Berlin, délégué du général Coquet, commandant la 15^e région, le général Klein, adjoint au gouverneur de Toulon, les amiraux Morin, commandant le front de mer, et Sagot-Duvauroux, major général, M. Micholet, maire de Toulon, avec une délégation du conseil municipal.

OBÉSITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

Capture d'un convoi ennemi aux environs de Salonique

LES PRISONNIERS ASSIS EN ROND ATTENDENT LEUR TOUR D'ÊTRE INTERROGÉS



UN CONDUCTEUR PASSE SOUS LA TOISE PENDANT L'INTERROGATOIRE

Un convoi bulgare a été arrêté, dans le voisinage de la frontière grecque, par un détachement de cavaliers français du camp de Salonique. Un de nos officiers fait subir à chaque homme un interrogatoire minutieux tandis qu'un soldat les fait passer à la toise pour l'établissement de la fiche du prisonnier.

Le retour des permissionnaires au front



SUR LE QUAI D'UNE GARE RÉGULATRICE



EMBARQUEMENT DE PERMISSIONNAIRES GAGNANT LE FRONT

Les « six jours » sont finis. Après les joies de la famille, le contact avec le pays natal, c'est le retour au grand devoir. Quotidiennement, les gares régulatrices assistent au spectacle de ces grands passages de braves qui, chargés de paquets où la tendresse des épouses et des mères accumule maintes douceurs, rejoignent la tranchée et le fusil.

LES CONTES D'EXCELSIOR

La dévouée servante

Songeant à la nouvelle qu'il avait à apprendre à Honorine, M. Cardinat s'épongea le front.

— Pourtant, se dit-il, c'est la faute de la guerre, et non la mienne, si je ne suis plus assez riche pour conserver cette fille à mon service.

Il était bon, faible, et haïssait faire de la peine. Se levant aussi péniblement que si d'un coup toute sa machine se fût rouillée, il s'en fût vers la cuisine.

— Honorine, fit-il sans se donner le temps de respirer, depuis dix ans, vous êtes chez moi, et je m'en loue, mais la guerre est là, ma pauvre fille, cette horrible guerre, qui fauche les têtes, brise les cœurs, et vide les porte-monnaie, et je ne puis vous garder.

La dévouée servante qui, assise devant la table, semblait écrire avec son nez dans le livre de dépenses, leva vers le maître un visage tanné par les feux joyeux, tendu par la bonne chère, et répondit :

— Monsieur n'est pas malade ?

— Je ne suis pas malade, au sens propre du mot, Honorine, mais ma filature installée en Turquie est brûlée, et les actions qui me restent par ailleurs me donnent juste assez de dividendes pour que nous crevions de faim tous deux.

Honorine appartenait à cette race de bons domestiques qui savent jouer aux mentors.

— Monsieur, interrompit-elle, il ne s'agit pas de tout cela. Monsieur, que j'ai habitué à ne manquer de rien, ne peut pas se servir tout seul. Monsieur me gardera pour ma nourriture et me payera mes gages, s'il le peut, après la guerre.

M. Cardinat pensa qu'au prix où étaient les choses cette nourriture représentait encore une bonne centaine de francs par mois, avec lesquels il comptait s'offrir sa partie quotidienne de billard, son tabac et quelques petites douceurs, mais la générosité de la dévouée servante l'anéantit, et, balbutiant, la main sur le cœur, il déclara à Honorine qu'il la présenterait à l'Académie pour un prix de vertu.

— Ah ! monsieur, soupira-t-elle, ce que je propose est bien naturel... L'union sacrée, monsieur. Je demande seulement à Monsieur ma matinée, comptant faire un ménage au dehors pour remplacer mes gages.

— L'union sacrée !... Faites un ménage, Honorine, et fermez la chambre du fond, cela simplifiera votre service.

Ainsi furent convenues les choses.

Au bout d'une quinzaine, comme Honorine, à l'heure du déjeuner, chaque jour, souffrait dans sa cuisine, des soupçons à renverser les murs, M. Cardinat sentit sa conscience s'émouvoir.

— Cette malheureuse, songea-t-il, s'éreinte pour rentrer à temps préparer mon déjeuner... Ne soyons pas égoïste.

Et il fut décidé, ce jour-là, que M. Cardinat mangerait froid son déjeuner préparé la veille.

D'abord, il en eût beaucoup au vieux célibataire qui était gourmé, puis il finit par s'y accoutumer. « On se fait à tout, s'avoua-t-il, d'ailleurs nos soldats en voient bien d'autres... L'union sacrée !... » Et, pénétré par ces bons sentiments, quand Honorine vint lui annoncer qu'elle avait trouvé un second ménage à faire dans l'après-midi, il se résigna, simplement.

Des lors, dans son logis désert, s'apercevant que tout prenait un air d'abandon ne pouvant convenir à l'homme d'ordre qu'il était, il se mit à fourbir les cuivres, nettoyer l'argenterie... Constatant que le balai d'Honorine, toujours pressée, renonçait à entrer en lutte avec la poussière, il prit le balai ! La dévouée servante ayant attrapé un rhume « avec ses allées et venues », comme elle disait, il entama un apprentissage de cuisinier, prépara des grogs, des laits de poule. Chaque jour, Honorine insinuant qu'il était bien dur, en ces temps difficiles, de ne pas toucher son dû, il en faisait un peu plus.

Ses affaires marchaient mal. Se demandant avec anxiété comment il pourrait s'acquitter après la guerre envers la dévouée servante, il s'efforça de se montrer de moins en moins gênant. Le soir même, il renonça à l'aide... qu'on ne lui proposait d'ailleurs plus ; et tandis que la dévouée servante allait au théâtre ou au cinéma, il faisait tout seul le lit, où il se couchait bien las. Il sentait que son penchant pour l'union sacrée l'entraînait sur une pente terrible, mais il s'y laissait glisser sans révolte.

Un jour, un beau matin, où le soleil radieux faisait remonter sur chaque meuble les mille pointes blanches d'atomes impitoyables, le facteur apporta deux lettres recommandées. Il y en avait une pour Honorine, une pour M. Cardinat. M. Cardinat avait à

peine ouvert la sienne et appris (sans étonnement) que la dernière société dans laquelle il lui restait des fonds venait de faire faillite, qu'Honorine poussa un cri :

— Monsieur, dit-elle, j'hérite !... Un oncle inconnu et riche me laisse tout son bien. Le ciel se rend enfin compte de ce qu'il me doit !...

Un si grand trouble nouait le cœur de M. Cardinat qu'il ne songea même pas à s'exclamer. Chagrin, découragé, il voyait son avenir sous les couleurs les plus sombres, ou plutôt il ne le voyait pas du tout, ne soupçonnant point comment pourrait gagner sa vie un bonhomme plus bien jeune, comme lui, et qui n'avait jamais tâté d'aucun métier. Mais Honorine ne prit pas garde à de si étranges façons :

— Monsieur, s'exclama-t-elle, vous boirez bien à ma santé... me voici rentière pour la fin de mes jours. Adieu, monsieur, adieu tablier, plumeau...

A ces mots, une petite lueur se glissa dans l'âme de M. Cardinat, et à mesure qu'il la fixait, cette petite lueur grandissait, grandissait si bien qu'elle devint bientôt une lumière évidente. Guidé par elle, M. Cardinat s'approcha de la dévouée servante qui, devant la table, remplissait déjà deux verres, et très humblement, comme il convenait, il déclara :

— Honorine, tandis que vous apprenez votre fortune, je découvre ma ruine. Je n'ai plus un sou, Honorine, je sais maintenant tenir une maison... Je suis bien entraîné... Voulez-vous me prendre à votre service ?

Alors Honorine, la dévouée servante, releva le gilet de la bonnette, secoua la tête, et, toisant son ancien maître d'un œil de connaisseur :

— Après tout, c'est une idée, dit-elle ; nous avons d'ailleurs de petits comptes à régler... On verra, Cardinat, on verra...

Bruno Ruby.

AU SÉNAT

Les œuvres de guerre

Le Sénat a poursuivi hier la discussion de la proposition de loi relative aux œuvres qui font appel à la générosité publique.

M. Lurère s'est étonné que la commission ait affirmé qu'il y a eu des scandales alors qu'aucun fait n'a été produit dans le rapport ni à la tribune.

— S'il y a des malfaiteurs, a-t-il dit, il y a le Code et les parquets pour les poursuivre.

Soutenant le texte de la commission, M. Malvy, ministre de l'Intérieur, a rappelé la loi de 1901 :

— Les associations sont et demeurent libres, a-t-il dit, mais avec les pouvoirs limités fixés par la loi de 1901. Elles peuvent continuer à fonctionner sans contrôle si elles vivent avec leurs ressources propres ; la réglementation s'impose si elles font appel à la charité publique.

Toutes les œuvres charitables font appel à la générosité, riposta M. de Lamarzelle. Pourquoi imposer l'autorisation aux unes et pas aux autres ? Vous n'organisez le respect de la loi de 1901 que pour les œuvres de guerre. Vous laissez subsister les infractions pour vos collègues électoraux et les autres ! (Rires.)

M. de Las Cases fit appel à ses collègues de gauche, les invitant à se reporter à trente ans en arrière, époque où ils n'étaient pas de la majorité :

— Alors, dit-il, vous n'auriez pas hésité à vous prononcer pour la liberté contre l'arbitraire. Faites comme si vous aviez trente ans de moins ! (Rires.) Vous ferez alors une grande œuvre et vous aurez montré qu'au moins sur un terrain, celui de la charité, tous les Français sont capables de s'entendre. (Vifs applaudissements à droite.)

Après une intervention de M. Paul Strauss, président de la commission, qui affirma qu'il ne s'agissait que d'une législation temporaire, la discussion générale a été close. On continuera mardi par l'examen des articles.

A LA CHAMBRE

LES BAUX RURAUX

La Chambre a continué hier la discussion du projet de loi concernant la résiliation des baux ruraux par suite de la guerre, dont elle a voté, avec quelques légères modifications de détail, les articles 3 à 6, l'ensemble de l'article 2 ayant été réservé.

Au début, on avait fixé à vendredi prochain la discussion de l'interpellation de M. Alexandre Bize sur l'interdiction d'une réunion corporative. La Chambre avait, d'autre part, renvoyé à la commission du suffrage universel une proposition de MM. J.-L. Breton, Lenoir, Camuzet, Bergeon, Pierre Etienne-Flandin et Mignot-Bazérian tendant à déterminer le nombre et les attributions des ministres et des sous-secrétaires d'Etat.

Séance mardi.

La politique financière de la Ville de Paris

Le grand succès de l'émission des nouveaux Bons Municipaux de la Ville de Paris s'affirme de plus en plus. A l'heure actuelle, en effet, 225 millions de francs sont souscrits sur les 300 millions offerts au public.

C'est que ces Bons, en raison de leur taux d'intérêt de 5,25 0/0 par an pour ceux à six mois et de 5,50 0/0 pour ceux à un an, sans retenue pour impôts, offrent un placement très avantageux ; ils confèrent de plus, à leurs détenteurs, un droit de souscription par privilège aux Emprunts Municipaux qui pourront être émis avant leur échéance ; et en outre, représentés par des coupures de 100, 500 et 1.000 francs, ils sont accessibles à tous, même à la petite épargne.

En fait, depuis leur apparition, les Bons Municipaux ont toujours obtenu le plus favorable accueil. Et cependant la première émission, qui eut lieu du 28 décembre 1914 au 1^{er} février 1915, était faite à une époque encore très troublée, où le moratorium battait son plein, et où les affaires étaient complètement paralysées.

Sur les 300 millions émis actuellement, 34 millions sont destinés à des prêts au département de la Seine, ainsi qu'aux communes suburbaines.

Il faut aussi rappeler que sur ces mêmes 300 millions, 64 millions sont affectés au remboursement des Bons des premières émissions, et 47 millions serviront au remboursement au pair ou avec lots d'obligations des anciens Emprunts municipaux, ce qui diminuera d'autant la dette de la Ville. Enfin, une importante partie du solde sera employée au paiement de travaux divers que l'Administration municipale n'a cessé de faire effectuer, — notamment de travaux de viabilité et de pavage, — et qui constituent des dépenses d'entretien dont les exercices ultérieurs seront déchargés.

Aussi, en dépit des événements, le domaine de la Ville s'accroît-il ou s'améliore-t-il chaque jour. Et quand on fera l'histoire de Paris pendant les périodes critiques que nous avons traversées, il sera juste de ne pas séparer l'Administration du Conseil Municipal dont les membres n'ont pas un instant ménagé leur concours.

Les grâces du XVIII^e siècle

Toutes les modes, depuis bien des années, ont fait des emprunts plus ou moins importants à la mode du XVIII^e siècle ; et l'on adapte aux exigences du moment les pimpants atours de nos aïeules. S'il est un mode qui pouvait entre toutes s'inspirer des robes de cette époque c'est bien celle que nous portons actuellement. La courte jupe ballonnée rappelle de très près la robe à paniers, la manche demi-longue ou courte à toute la coquette des élégantes d'alors. Le corset est presque la caracole à la paysanne et la profusion de rubans évoque peut-être la petite oye.



Petit corset de taille rose vif.

Ne sera-t-il pas charmant pour les journées chaudes à la campagne ou pour rester chez soi ce corset d'un joli voile de coton d'un ton rose assez soutenu, terminé par des volants plissés faisant une courbe basque et de pimpants sabots aux bas des manches ? Des rubans vieux bien à la ceinture et au col lui laissent un aspect négligé tout à fait séduisant.

DE GRANDS BLESSÉS FRANÇAIS reviennent d'Allemagne

Lyon a reçu hier, par un temps radieux, un train ramenant d'Allemagne, par la Suisse, de nombreux grands blessés, dont plusieurs officiers.

M. Gros, procureur de la République, président la réception, à laquelle assistaient également M. Haun, M. Harriot, le général d'Amade, inspecteur d'armée ; le général Ebener, gouverneur de Lyon ; les autorités civiles et militaires, les représentants du corps consulaire des pays alliés, et des officiers suisses du service de santé.

Les honneurs étaient rendus par de nombreuses troupes d'infanterie et de cavalerie.

S'adressant aux blessés réunis dans un hall de la gare, M. Gros a prononcé un émouvant discours qui a été chaleureusement applaudi.

Ces blessés, qui ont supporté une longue et dure captivité, ont été couverts de fleurs en Suisse et ont fait l'admiration du sol français. L'un d'eux, un jeune soldat d'Allemagne, une petite souris blanche qu'il tenait avec grande précaution dans une cage rudimentaire fabriquée par lui. Une foule énorme a accueilli par de chaleureuses acclamations les grands blessés à leur sortie de la gare.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 63
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

AU DEPOT

TRAVAUX CHAMPÊTRES

Il faisait à peine jour quand le détachement formé des hommes qui devaient aller aider à rentrer le foin à la ferme des Deux-Croix se mit en route. Le commandant du dépôt avait reçu des instructions lui recommandant de mettre à la disposition des cultivateurs de la région les hommes qu'ils demanderaient dans la mesure où le permettraient les besoins du service.

On envoyait des soldats qui n'ayant pas d'aptitude spéciale les avaient toutes, exemptés pour des raisons diverses de presque toutes les obligations mili-



itaires, sans cependant en être tout à fait libérés.

Les hommes du détachement se connaissaient pour s'être rencontrés dans les circonstances les plus diverses. Ils étaient de toutes les fêtes : planton à la gare, de corvée d'enterrement ou de théâtre; il y avait tout un lot de personnages plus ou moins écopés, un auxiliaire qui avait cru pendant tout un jour qu'il s'en allait en Russie, et un brancardier rapatrié d'Allemagne que le commandant du dépôt avait grand mal à caser, ne pouvant ni lui donner un emploi à l'hôpital parce qu'il n'était pas auxiliaire, ni le renvoyer dans une compagnie de marche parce qu'il était rapatrié.

La petite ville dormait encore, volets fermés et portes closes; les gros souliers à clous sonnaient sur les pavés. Il y eut ensuite des jardins et puis ce fut la route. Un petit brouillard léger montait de la rivière.

— Si tu veux, on cassera la croûte en haut de la côte, il commence à faire faim, j'ai du blanc dans mon bidon.

Cela commençait comme une partie de campagne.

Mais bientôt le soleil se mit à chauffer; ils allaient toujours, le long de la route interminable, avec la poussière qui donnait soif — et les bidons à présent étaient vides — avec les kilomètres qui finissaient par broyer les jarrets. Il commençait à y avoir des trainards; enfin, la ferme des Deux-Croix apparut.

L'arrivée des soldats mit tout en émoi, le chien hurlait en tirant sur sa chaîne, les oies grindaient, les poules se sauvaient en débandade. Au vacarme, le fermier s'avança sur le pas de la porte.

— Vous arrivez bien, les gars. Justement, on est à table...

Il y eut de la soupe et du cidre pour tout le monde et puis, les capotes ôtées, une fourche sur l'épaule, on s'en alla aux champs.



— C'est un bon vieux; il n'y a pas à dire, on a été bien reçu.

— On va en mettre, pour lui montrer qu'on est raisonnable.

— Et puis son petit cidre n'est pas mauvais.

Sous les képis, la sueur ruisselait; de faire un mètre dont ils n'avaient pas l'habitude, ils peinaient doublement en faisant moitié moins d'ouvrage, aussi le bel enthousiasme dont ils étaient transportés dura peu. L'auxiliaire déclara qu'avec ce qu'il avait il ne pouvait pas travailler longtemps. Le brancardier commença à raconter ses campagnes pour faire sa cour aux filles de la ferme qui travaillaient avec eux. Les autres, la pipe à la bouche, regardaient la plaine qui flambait sous le soleil. Un pommier rabougri offrait son ombre accueillante.

— Eh bien quoi, les gars! Il n'y a plus d'amour?... C'était le fermier qui venait voir ce qu'étaient devenus ses travailleurs.

— Vous en faites pas, patron, ça ira... Il y aura encore des Boches dans les tranchées qu'il n'y aura plus un brin de foin dans votre pré!

— Surtout si vous payez un coup à boire.

— Sacrés farceurs, va! N'empêche qu'il faut se dépêcher. Si vous étiez tous comme votre copain, ce serait déjà fini!

Et il montrait du doigt un soldat qui, penché vers la terre, se donnait de tout son cœur à l'ouvrage, malgré le soleil, malgré la chaleur, malgré l'ombre invitée du petit pommier rabougri.

— Il s'en fera mourir, celui-là.

— Pour sûr, il remplira, quand la guerre sera finie.

Rouge, luisant, radieux, le gars s'essuya le front avec sa manche.

— Qu'est-ce que tu veux, ce truc-là ça me connaît, c'est ma partie: je suis de la campagne, et le boulot c'est le boulot.

C'étaient les meilleurs moments qu'il avait depuis longtemps et le brancardier, parce que les filles étaient là pour l'entendre, commença une histoire.

— Quand j'étais prisonnier en Allemagne, j'ai connu un gars comme celui-là. Nous étions toute une équipe pour aller travailler dans le champ d'un Boche. On nous avait pris au hasard, il y avait des pâtisseries, des garçons de café, un journaliste, des maçons, de tout, enfin. Vous parlez du beau travail qu'on faisait. Il fallait enlever les mauvaises herbes dans un champ de pommes de terre. Comme de juste, on se trompait à tous les coups. Qu'est-ce qu'elles prenaient les pommes de terre! Et les mauvaises herbes! comment qu'elles rigolaient! Il fallait voir la tête du Boche. Mais les copains restaient sérieux comme des papes; on les aurait crus innocents comme des petits saint Jean: ils ne savaient pas, ils étaient désolés, ils tâcheraient de mieux faire!

» Dans l'équipe, il y avait un zouave, un type desalé, qui n'avait pas peur des Boches et qui l'avait



prouvé. Eh bien, vous me croirez si vous voulez! lui, et lui tout seul, il travaillait sérieusement, aussi sérieusement que s'il avait été à soigner les jardins qu'il avait, là-bas, en Algérie.

» Les autres le traitaient de tous les noms: « C'était une honte, il fallait être plus boche que les Boches pour travailler pour eux. » Bref, tout ce qu'ils trouvaient pour se moquer du malheureux zouave. Lui, il avait: « Oui, les potes, je sais bien, je ne devrais pas, mais vrai, je ne peux pas, c'est plus fort que moi; la terre c'est la terre! Même quand elle est boche, c'est de la terre tout de même et me montrer feignant devant elle, ça, les gars, jamais je ne pourrai... »

Les filles somnolaient, les soldats fumaient leurs pipes. Il faisait bon à l'ombre; mais le fermier trouva que la pause avait assez duré.

L'auxiliaire n'avait pas l'air content; en reprenant sa fourche, il déclara:

— Moi, tu sais, ton copain le zouave, il ne m'épate pas. La culture, c'était son boulot, bon. Moi, de mon métier, je suis typographe dans une imprimerie à Paris. Donne-moi quelque chose à composer et tu verras si je te descendrai cela en douce. Seulement, ce truc-là, les foin, la campagne, c'est pas ma partie, ça ne me dit rien. On est soldat, il faut faire ce qu'on vous dit, et puis ça ou autre chose c'est la même chose. Mais faut pas confondre. Un fainéant et moi, cela a toujours fait deux... Aussi ton zouave, tu sais...

— Oh! là là! faut pas t'en faire comme ça, mon vieux. C'est pas ça qui fera finir la guerre plus vite. Et puis, mon pote, qu'on rentre du foin ou qu'on fasse les jacques au dépôt, puisqu'on ne peut plus faire autre chose, on vient toujours au bout de la journée, et c'est toujours un jour de moins à tirer avant la fin, la fuite et qu'on s'en retourne chez soi.

André Warnod.

LA VIE INTELLECTUELLE

"L'Angleterre et la guerre"

Les Anglais ont beaucoup écrit sur le rôle de la France durant cette guerre et si nous n'avons pas oublié de telles études de Wells, nous ne pouvons pas oublier davantage le petit livre si ferme et si généreux de Rudyard Kipling: *la France en guerre*. Mais si les Anglais nous ont rendu témoignage, nous avons nous-mêmes consacré de beaux livres à leur effort...

Aujourd'hui, M. André Chevrillon explique tous ces développements successifs et de plus en plus amples de cet effort en un ouvrage qui s'intitule tout simplement: *L'Angleterre et la guerre*. M. André Chevrillon est un très bon écrivain de notre époque. Il est à la fois poète et peintre, et cela ne l'empêche point d'être moraliste ou, si vous voulez, sociologue. Il est infiniment sensible aux paysages et il est habile à comprendre les évolutions historiques.

Or, si M. André Chevrillon a décrit avec une précision colorée les Terres mortes, Thébaidé et Judée, les Crépuscules d'Islam ou les Sancelnaires d'Asie, il lui a plu surtout d'étudier l'Angleterre et son grand passé et sa grande œuvre d'aujourd'hui. Il fallait que quelqu'un parmi nous écrivit un beau livre sur *L'Angleterre et la guerre*, et il fallait également, et il était nécessaire et naturel que ce beau livre fût écrit par M. André Chevrillon.

Mais un autre écrivain avait devancé M. André Chevrillon: M. Ch. Cestre, professeur à l'Université de Bordeaux, historiographe de Bernard Shaw, avait écrit déjà un livre excellent, riche d'idées et de faits, et, par ma foi, très utile sur *L'Angleterre et la guerre*. M. André Chevrillon a repris un titre que M. Ch. Cestre avait déjà pris.

On serait coupable d'ailleurs de négliger le livre de M. Ch. Cestre. M. Cestre est très au fait de l'histoire anglaise, histoire publique ou histoire proprement intellectuelle. Il aime l'Angleterre et il aime également la vérité. Il professe même que nous avons le devoir d'aimer l'Angleterre par amour de la vérité.

M. Ch. Cestre a donc raison d'exposer loyalement, et avec une loyauté complaisante, la magnifique coopération de l'Angleterre aux travaux de la France pendant la guerre. Il convenait qu'il nous exposât le labeur immense et singulièrement efficace de la flotte anglaise. Il convenait qu'il nous montrât l'élan financier de l'Angleterre et l'élan non moins puissant que révèle sa mobilisation industrielle. Il convenait qu'il nous montrât son élan militaire si nouveau, et prodigieux dans sa nouveauté. M. Ch. Cestre ne dissimule pas le réalisme judicieux des Anglais et que, s'ils en sont arrivés peu à peu à la conscription, ce n'est pas uniquement pour leur plaisir, mais encore pour leur intérêt. Cependant il sait voir et il a surtout raison de nous montrer qu'il y a dans cette affaire un idéalisme notable. Et parce que M. Cestre est intelligemment informé des directions générales de l'histoire anglaise, il prouve aisément que l'Angleterre et la France, nations expérimentées et d'autant plus raisonnables et d'autant plus généreuses, étaient amenées forcément à s'unir dans la lutte pour leur propre existence, qui est, au même degré, la lutte pour la défense du droit des gens, des petits peuples et de l'humanité.

M. Ch. Cestre est surtout historien. M. André Chevrillon est davantage psychologue. Il a emprunté le titre de M. Ch. Cestre, mais son livre est un autre livre.

Il n'en est pas qui puisse nous donner une idée plus juste et plus émouvante de l'énergie anglaise. Une étude qui s'intitulait *l'Allemagne et la guerre* serait l'histoire d'une volonté qui tend vers son acte (ainsi parle M. Chevrillon), antérieure par conséquent à la guerre. Il faudrait, pour la conter, remonter bien plus haut que l'événement; et quand on arriverait au moment où commence l'événement, le principal aurait été dit. Au contraire, l'Angleterre n'a pas voulu la guerre: elle l'a subie, et par conséquent, une étude sur l'Angleterre et la guerre est surtout l'histoire des réactions de ce peuple à l'acte accompli. Sans doute, il faut voir ce qui précède, mais ce qu'on note alors, c'est surtout ce qui manque; l'histoire antérieure se traduit en termes de négation: l'Angleterre n'a pas vu... l'Angleterre ne s'est pas inquiétée... l'Angleterre n'a pas préparé... L'histoire positive ne commence qu'à la fin de juillet 1914. Alors, ce pays s'éveille au danger, alors il découvre son ennemi, et peu à peu il change ses habitudes: il se rassemble, il s'arme, il s'adapte.

Les péripéties, les progrès de cette adaptation, nous les connaissons. Mais M. André Chevrillon nous en dit tout le secret; et comment cette merveilleuse adaptation actuelle amènera pour l'Angleterre une évolution définitive.

Qui dit évolution, dit renouveau. Les Allemands se sont bien trompés lorsqu'ils ont cru à la décadence anglaise. L'admirable puissance avec laquelle l'Angleterre s'adapte maintenant à la guerre atteste la vaillance d'un peuple qui, en évoluant, se renouvelle. Cette puissance, M. André Chevrillon la définit on ne peut mieux. La définir avec une si heureuse pénétration, avec une si éclatante précision, n'est-ce pas la meilleure façon de la célébrer?

J. Ernest-Charles.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

La guerre de mines

Depuis la fin de l'année 1915, la guerre de mines a pris une intensité croissante. Même au plus fort de la bataille de Verdun, sur les autres parties du



Sapeur creusant une galerie de mine

front, une grande activité n'a cessé de régner à ce point de vue. A proximité de la Meuse, près de l'Argonne, la lutte à coups de mines a sévi dans les deux camps et il est souvent arrivé de voir disparaître des éléments avancés de tranchées dans de vastes entonnoirs creusés par l'explosion de la dynamite. Nos alliés anglais depuis deux ou trois mois harcèlent continuellement les Allemands avec cette méthode de guerre et il ne se passe pas de jour où plusieurs fourneaux de mines n'exploient sous les tranchées occupées par les fantassins ennemis dont le moral est très affecté par ces bouleversements violents et ininterrompus.

De leur côté les Allemands, afin de nous surpasser et d'obtenir des résultats destructifs plus complets, ont apporté de nouvelles modifications dans le plan de construction de leurs galeries souterraines. A la suite de divers essais, ils ont adopté un mode d'aménagement qu'ils jugent excellent.

Leur tranchée de première ligne atteint aujourd'hui une profondeur de deux mètres. Tous les 50 mètres, les sapeurs ennemis creusent avec la pelle et la pioche une galerie inclinée de 4 mètres de longueur, mesurant 1 m. 10 de hauteur et 0 m. 80 de largeur.

L'homme qui travaille à l'aménagement de ces galeries se tient accroupi pour détacher, à petits coups répétés d'une pioche d'un modèle réduit, la terre qui est transportée en arrière. Plus il avance dans sa tâche, plus sa situation devient pénible, car à chaque progrès qu'il fait l'air se raréfie davantage, provoquant dans son organisme des troubles qui se traduisent par de l'oppression et une torpeur qui l'engourdit. Aussi la relève des pionniers est-elle fréquente, suivant les ordres mêmes



L'explosion d'une mine

du commandement qui demande aux chefs de sections d'établir les galeries avec le plus de diligence possible afin d'éviter d'être repéré et d'empêcher nos camouflets.

A l'extrémité de cette galerie de 4 mètres, les Allemands creusent un puits vertical de 4 mètres de profondeur, point de départ d'une nouvelle galerie, celle-ci d'une longueur de 15 mètres. Cette galerie n'est soutenue que par quelques cadres de bois. Enfin, ils creusent un dernier puits vertical de 5 mètres de profondeur.

C'est seulement au fond de ce puits que les sapeurs commencent à travailler pour aménager la chambre de mine qui doit se trouver sous l'élément de tranchée à faire sauter. Comme l'emplacement a été fixé minutieusement, il est assez facile de placer le fourneau de mine à l'endroit voulu.

Les Allemands ne remplissent que rarement cette chambre de poudre noire. Généralement, ils la chargent avec des explosifs très violents, afin de provoquer de formidables dégâts. Ils y disposent alors des caisses de dynamite de 25 kilogrammes en nombre variable, suivant le but qu'ils cherchent à atteindre. Dans la plupart des cas ils se contentent de six caisses. Toutefois quand l'effet à obtenir doit être particulièrement formidable, ils font partir du puits deux ou trois petites galeries qui se terminent chacune par une chambre.

C'est alors que commence le bourrage. Des sacs de terre sont entassés les uns sur les autres et serrés côte à côte jusqu'au puits le plus proche de la tranchée de première ligne, afin de clore hermétiquement la chambre et de donner ainsi plus de force à l'explosion. Ce travail dure trois heures. En même temps le cordon d'allumage a été mis en place et il ne reste plus qu'à provoquer la déflagration de la poudre.

Comme il arrive fréquemment, surtout avant une attaque, que les Allemands fassent sauter plusieurs mines à la fois, les puits avancés distants,



Un entonnoir provoqué par l'explosion d'une mine

comme les galeries, de 50 mètres, sont reliés par des galeries parallèles afin de permettre aux sapeurs de communiquer.

Les Allemands, malgré leur méthode rapide de sape, souffrent cependant chaque jour de nos camouflets qui entravent leur offensive et leur tuent des hommes.

On sait que le camouflet est une contre-mine qui, dirigée d'une de nos propres galeries, permet de bouleverser les travaux semblables que l'ennemi poursuit au voisinage. Lorsque le sapeur s'est aperçu de la présence d'un ennemi souterrain, il perce rapidement à l'aide d'une tarière à rallonges suffisantes un trou à travers la paroi de la galerie, dans la direction adverse.

Quand le trou dont le diamètre mesure en moyenne de 10 à 15 centimètres est suffisamment profond, on y introduit une charge explosive que l'on bourre avec des mandrins de bois préparés à l'avance. On met alors le feu à la poudre après s'être retiré.

L'explosion de la charge provoque des éboulements dans les galeries allemandes, emmure les sapeurs ennemis, arrête leurs travaux et les empêche de pousser plus loin leur offensive souterraine, ce qui permet à nos mineurs de poursuivre leurs galeries et de faire sauter les tranchées ennemies avant que nos adversaires aient eu le temps de réparer leur échec.

Pour protéger leurs sapeurs contre les effets des coups de camouflet, les Allemands les ont munis d'appareils à oxygène qui leur permettent de résister un moment à l'asphyxie et d'attendre un secours problématique.

Les femmes au Val-de-Grâce

Le ministère de la Guerre vient de prendre une importante décision : celle de féminiser les services des hôpitaux militaires. C'est naturellement le Val-de-Grâce, premier hôpital militaire de France, qui nous donne l'exemple type de cette transformation, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est sage et s'imposait à tous les points de vue.

Car sans entrer dans la question des effectifs, on peut bien constater qu'un homme, quelles que soient ses aptitudes, sera plus utile n'importe où, au front, à l'arrière, à la campagne, ou à la ville qu'à venir dire, en se dandinant : « Je viens chercher le pinard » et à porter, sans se presser, ce « pinard » là où il le faut.

Puis, le cuisinier proprement dit sera toujours capable de mettre beaucoup de viande avec beaucoup de pommes de terre et beaucoup d'eau, sur beaucoup de feu. Mais il ignore l'économie et l'art de « faire bon » avec peu de chose. La variété dans les menus n'est pas non plus son fait. Quant à la propreté des casseroles, le cuisinier s'en contre-fiche.

Eh bien! des hommes chargés de besognes de ce genre, il y en a environ six cents rien que pour le Val-de-Grâce seulement. Ou plutôt ils y étaient, car maintenant des femmes sont à leur place.

Et pour ne parler aujourd'hui que des cuisiniers que je viens de visiter, le changement qu'elles y ont apporté se traduit de bien des manières : par l'éclat des cuivres, la netteté des vitres, le bon ordre général et surtout par une chose que nul photographe ne pourra, hélas! fixer sur sa plaque : l'odeur exquise qui y règne.

Contrairement à ce qu'on croit dans le public, le Service de santé donne largement et toujours en excellente qualité les provisions nécessaires. Il suffit donc de les utiliser judicieusement pour pouvoir satisfaire tous les estomacs, quel que soit le régime imposé.

L'enseignement culinaire est professé au Val-de-Grâce par Mme Margoulieff, veuve du regretté docteur Margoulieff, décédé en 1909.

Depuis la guerre, elle a déjà donné beaucoup de preuves de son savoir et de son dévouement. Au château d'Arc-en-Barrois, propriété offerte par le duc de Penthièvre au Service de santé, et où est installé un hôpital anglais, fondation Bromley-Martine, d'un fonctionnement véritablement modèle, elle fut très remarquée par les autorités compétentes. De là sa nomination au Val-de-Grâce.

On peut dire, sans exagération, de Mme Margoulieff qu'elle a le génie de la cuisine. Pourtant, jamais on ne la lui apprend : c'est un don que des bonnes fées ont déposé dans son berceau.

Elle crée une recette comme tant de femmes qui ne sont pas couturières savent combiner une robe. Pour choisir une carotte, elle prend autant de soin que pour choisir un chapeau. Et l'on reste sous le charme à l'entendre parler de la psychologie d'un oignon et des farces dont il s'accommode le mieux.

Car des mets les plus simples elle sait obtenir le maximum de saveur. C'est dire que depuis qu'elle cuisine au Val-de-Grâce, le chocolat y est onctueux, le consommé réparateur, et qu'ils sont délicieux (je les ai goûtés) les biscuits parfumés au gingembre que les blessés et malades grignotent en buvant leur thé!

Et non seulement Mme Margoulieff confectionne les menus de chaque jour, mais elle forme des équipes qui, instruction faite, seront dirigées sur les hôpitaux du camp retranché.

Les élèves de Mme Margoulieff apprennent d'abord à laver les casseroles, science, comme je vous disais tout à l'heure, trop souvent ignorée du cuisinier. Puis vient l'enseignement des régimes médicaux qui seront désormais appliqués dans les hôpitaux militaires avec une méthode inconnue jusqu'ici.

Naturellement, pour enlourer ces formations d'élèves, il faut des cadres. Ces cadres sont représentés par des monitrices qui connaissent toute l'importance de leur tâche et en ont accepté la lourde responsabilité. Actuellement, elles ont fort à faire pour lutter contre la routine. En effet, parmi les femmes qui se présentent journellement pour entrer dans les nouveaux services, beaucoup possèdent autant d'habitudes qu'elles doivent perdre que de bonne volonté.

Pour terminer, je voudrais vous dire que cette idée de féminiser les hôpitaux militaires a été présentée, il y a plusieurs mois déjà, au ministère de la Guerre, par une dame de la Croix-Rouge. C'est un véritable regret pour Excelsior de n'avoir pu obtenir de sa modestie la permission de la nommer. Elle rapportait de son long séjour dans les hôpitaux du front l'expérience du travail féminin et sollicita l'autorisation de tenter, à Paris même, un essai de la nouvelle méthode. L'essai a été concluant, puisque les femmes assurent aujourd'hui le fonctionnement du Val-de-Grâce.

Quant aux blessés et aux malades, malgré la solidarité masculine, ils ont dit adieu sans regrets au cuisinier ancien modèle, dépourvu d'imagination et qui ne les gâtait pas. — HELENE DU TAILLIS.

TRIBUNAUX

Banqueroutier repentant et patriote

Bijoutier à Paris, Fernand Lhuillier fil de mauvaises affaires et fut déclaré en faillite en 1901. Ses créanciers ayant demandé sa mise en banqueroute frauduleuse, une instruction fut ouverte qui aboutit au renvoi de Lhuillier devant les assises. La veille du jour où il devait se constituer prisonnier, le banqueroutier prit la fuite à l'étranger. Il fut condamné par contumace, le 14 janvier 1903, à vingt ans de travaux forcés.

Revenu en France, à la déclaration de guerre, pour s'engager, il fut arrêté. Il comparait, hier, devant les assises de la Seine, qui l'ont condamné à deux ans de prison avec le bénéfice du sursis.

Le drame de la rue de la Folie-Méricourt

En 1912, Delhommeau, valet de chambre à Grandville, épousait Germaine Bureau, femme de chambre. Vers la fin de 1913, ils vinrent à Paris, s'établirent épicier, puis revendirent leur fonds peu après. Mme Delhommeau était coquette et peu sérieuse. Vint la guerre. Delhommeau, mobilisé, partit pour le front. Il ne revint à Paris qu'en janvier 1916; sa femme l'accueillit froidement. Le dimanche 9 avril, une scène terrible éclata entre les deux époux, dans leur chambre d'hôtel, 12, rue de la Folie-Méricourt. Delhommeau tua sa femme à coups de revolver.

Le mari meurtrier a été acquitté, hier, par le deuxième conseil de guerre.

Désertion et neurasthénie

Le caporal de Winter, secrétaire du directeur du service d'inspection des Forges de Paris, artiste peintre, fils du directeur de l'École des Beaux-Arts, à Lille, était désespéré de n'avoir aucune nouvelle de son père resté à Lille avec sa sœur, âgée de quinze ans. En proie à une crise de neurasthénie, le caporal abandonna son poste le 23 mars dernier pour aller à l'aveugle. Le 12 avril, il se constituait prisonnier. Le deuxième conseil de guerre l'a condamné, hier, à six mois de prison.

Un suspect

Le soldat Tintillies avait été incorporé, le 25 août 1914, au 162^e d'infanterie, à Cambrai. Se trouvant en instance de réforme, il n'avait pas suivi son régiment quittant la ville à l'approche de l'ennemi. Il ne put rentrer dans nos lignes qu'après avoir fait la promesse aux Boches de leur servir d'espion.

Requérant Boulogne-sur-Mer, Tintillies fut réformé, puis interné au camp de concentration d'Aurée comme suspect.

Réfugié à Barcelone, il passa la visite médicale. Reconnu apte au service auxiliaire, il revint en France et fut versé dans le service armé. Affecté au 13^e d'artillerie, l'autorité militaire le déféra au conseil de guerre sous l'inculpation de désertion en présence de l'ennemi. L'artilleur Tintillies a été condamné à cinq ans de détention et à la dégradation militaire.

Pour ne pas aller sur le front

Le 26 août 1915, le soldat Zuzetta, du 44^e d'infanterie, apprenant qu'il devait partir pour le front le 3 septembre, s'introduisit dans l'œil de la cendre chaude de cigarette afin de provoquer une congestion.

Guéri, Zuzetta était traduit, le 14 mars, devant le conseil de guerre siégeant à Besançon. Il fut condamné à cinq ans de prison pour abandon de poste.

Par suite d'un vice de forme, le conseil de révision cassa le jugement et renvoya l'inculpé devant le premier conseil de guerre, où il comparait hier, et qui, maintenant l'inculpation d'abandon de poste, a réduit à deux ans la condamnation prononcée par le conseil de guerre de Besançon.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

L'espion Coudoyannis

Le docteur Briand, médecin principal au Val-de-Grâce, qui, à la suite de l'intervention du ministre de la Guerre à Paris, avait été chargé de procéder à l'examen médical de Coudoyannis, sujet grec, condamné à mort par le troisième conseil de guerre, a déposé, hier, son rapport.

Le docteur Briand conclut à la responsabilité complète de l'espion. L'exécution de Coudoyannis aura lieu vraisemblablement dans les premiers jours de la semaine prochaine, au polygone de Vincennes.

Collision de tramways

Hier soir, à 6 h. 1/2, une collision s'est produite à l'angle du boulevard Magenta et du boulevard de la Chapelle.

Le tramway n° 862 Bastille-Place Blanche a heurté le tramway 331 Clignancourt-Bastille, conduit par le mécanicien Charles Druet.

Cinq voyageurs ont été blessés, mais, après avoir reçu des soins dans une pharmacie voisine, ils ont pu rejoindre leur domicile.

Ce sont : Mme Henriette Balligand, 40, rue Dieu, contusions multiples ; Mme Caroline Gonsière, 68 ans, demeurant rue Guérin, à Charenton, contusions à la tête ; M. Jacques Baudement, 32 ans, demeurant 32, rue Taine, fente à la jambe gauche ; Jeanne Damerque, 30 ans, demeurant rue Desné et 9, rue Thierry, contusions multiples ; M. Paul Vanechol, 50 ans, demeurant rue de Rivoli, contusions au visage.

Quatre autres personnes, légèrement contusionnées, ont reçu des soins.

La circulation a pu être rétablie à 9 heures du soir sur la ligne Clignancourt-Bastille.

M. Teneux, commissaire de police, a ouvert une enquête au point de vue des responsabilités.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— Le roi Christian de Danemark a subi avant-hier, au palais de Sorgenfri, une opération nécessaire par des troubles intestinaux. On espère que le souverain sera complètement remis dans une quinzaine.

— La santé de la reine Victoria ne s'étant pas améliorée, son docteur a été appelé d'urgence à Carlsruhe où Sa Majesté se trouve en ce moment.

CORPS DIPLOMATIQUE

— A l'occasion de l'anniversaire de la naissance de S. M. l'empereur de Russie, un service a été célébré hier matin, à l'église de la rue Daru. S. Exc. l'ambassadeur et Mme Lavinsky, ainsi que les hauts fonctionnaires de la chancellerie, y assistaient.

DEUILS

— Nous apprenons la mort, au château de Brissac, de la comtesse de Tredern, née Say, une des femmes les plus répandues dans la société parisienne et dont le talent de compositrice



LA COMTESSE DE TREDERN AU PIANO

mondaine fut célèbre. Son salon était le rendez-vous de l'élite mondaine et artistique.

Les représentations théâtrales du château de Brissac étaient, chaque année, très recherchées; des séries d'invités s'y succédaient.

Veuve en premières nocces du duc de Brissac, elle avait épousé ensuite le comte de Tredern. De son premier mariage, elle laisse deux enfants : le duc de Brissac et la princesse Ernest de Ligne. Du second mariage : le comte de Tredern, la comtesse Stanislas et la comtesse de Beaumont.

La princesse Amédée de Broglie est sa sœur, et Mme Henri Say, sa belle-sœur.

— Suivant une tradition annuelle, l'Institut a fait célébrer hier matin, en l'église Saint-Germain-des-Prés, une messe à la mémoire de ses membres décédés. Elle fut dite par le Père Schell, de l'Institut.

La délégation des cinq Académies était composée de MM. le marquis de Vogüé, baron Seillière, de La Gorce, Rebelliau, René Stora, H. Joly, Théodore Dubois, Henri Chatelet, Puyseux, Rertin, M. Rousseau.

— Les obsèques de M. Philibert-Emile Loubet, fils de l'ancien président de la République, ont été célébrées hier matin, à 10 heures, en l'église Sainte-Clotilde. Le deuil était conduit par M. Emile Loubet, père du défunt, par son frère aîné, le lieutenant Paul Loubet, par son beau-frère, M. de Saint-Prix, et par ses neveux.

Le président de la République et Mme Raymond Poincaré, qui assistaient à la cérémonie, ont été reçus à leur arrivée à Sainte-Clotilde par le curé de la paroisse, M. l'abbé Verdrie.

L'inhumation aura lieu à Montlamar dans le caveau de famille.

Nous apprenons la mort :

— Du docteur Victor Campezon, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, chirurgien honoraire des hôpitaux, chevalier de la Légion d'honneur, auteur de nombreux travaux de médecine opératoire et de pathologie externe, décédé à soixante-dix ans.

— De notre confrère M. Georges Maréchal, directeur de la Vie maritime, mort pour la France le 6 mai dernier devant V... âgé de trente-cinq ans.

— De M. de Rochambeau, aspirant au 1^{er} d'infanterie, mort pour la France à Verdun, fils de la marquise de Rochambeau, née Arvay.

— De M. Henry Ruellan, âgé de vingt-trois ans, brigadier éclaireur du 1^{er} d'artillerie, mort pour la France, âgé de vingt-trois ans; deux de ses frères ont déjà été tués.

— De M. Pierre du Pont de Roméfont, sous-lieutenant au 70^e d'infanterie, cité à l'ordre de la division, deux fois blessé, mort pour la France, âgé de vingt-neuf ans.

Le président de la République visite l'Exposition belge

Hier après-midi, le président de la République et Mme Poincaré ont visité l'exposition d'art belge ouverte dans les galeries Georges Petit. M. Poincaré était accompagné du général Depargo, secrétaire général militaire, et de M. Olivier Sainière, secrétaire général civil de la Présidence.

Le président a été reçu à l'exposition par le baron Guillaume, ministre de Belgique; par M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, et par les organisateurs de ce groupement artistique, le baron Kervyn de Lettenhove et M. Lamboille, directeur des Beaux-Arts de Belgique.

Il s'est longuement arrêté devant les principales œuvres exposées et s'est réjoui après avoir félicité les artistes qui lui ont été présentés.

Une foule nombreuse et choisie, parmi laquelle on remarquait M. Milhouard, président du Conseil municipal de Paris, assistait à la visite du président.

Nouvelles parlementaires

La réforme de l'heure

Le 4^e bureau du Sénat, qui n'avait pas encore procédé à l'élection d'un commissaire pour l'examen de la proposition de loi sur l'avance de l'heure légale, a nommé M. Deloncle, favorable, par 7 voix contre 5 à M. Théodore Girard.

Les huit autres membres de la commission sont hostiles à la réforme.

L'enquête sur les marchés de la guerre

La commission des marchés de la Chambre a entendu hier M. Guy, industriel à Lyon, sur plusieurs marchés de grenades.

M. Collard a donné, d'autre part, lecture de son rapport sur les marchés de grenades Billant. Ses conclusions, qui tendent à laisser au fournisseur les responsabilités de l'accident de la rue de Tolbiac, ont été adoptées.

La gratuité aux mobilisés pour certains envois postaux à leurs familles

La commission des postes de la Chambre vient d'adopter la proposition de loi de MM. Picard, Amiard et Deshayes, tendant à accorder à tous les mobilisés la gratuité pour la réexpédition à leur famille ou à leur correspondant, pendant les mois de juin et de novembre, de linge et sous-vêtements par paquets postaux d'un kilogramme (poids maximum des paquets acheminés par poste).

Le contrôle parlementaire

A la commission du budget, MM. Klotz et Ch. Dumont, délégués en vertu de la loi de finances du 17 avril 1906, pour vérifier sur pièces et sur place l'état du matériel et des approvisionnements de la guerre, ont rendu compte des vérifications auxquelles ils ont récemment procédé à l'armée de Verdun et dans le groupe des armées du Nord.

Les membres de la commission de l'armée assistaient à la séance.

Le ministre de la Guerre à la commission de l'armée

La commission de l'armée a entendu hier le ministre de la Guerre sur la répercussion de l'explosion de La Rochelle sur la production, sur l'organisation défensive des secteurs et sur la manière dont sont données les permissions tant dans la zone des armées que dans l'intérieur.

Les cheminots se plaignant du renchérissement de la vie

Le président du Conseil a reçu hier une délégation du Syndicat national des chemins de fer, qui venait lui soumettre la situation dans laquelle se trouvent placés un grand nombre de cheminots par suite du renchérissement de la vie, et lui demander d'intervenir pour porter remède à cette situation.

Le président du Conseil a promis à la délégation de saisir le Conseil des ministres de la question.

Grave accident de chemin de fer

NEVERS, 19 mai. — Hier soir, vers 9 heures, un grave accident de chemin de fer s'est produit sur la ligne du Bourbonnais, entre la gare de la Charité et celle de Trouans.

Par suite d'une rupture d'attelage, une rame de wagons est partie à la dérive et est allée se jeter sur un train de ravitaillement qui, trouvant les signaux indiquant voie libre, marchait à la vitesse réglementaire.

Le choc fut d'une violence extrême et les wagons furent pour la plupart éparpillés. La circulation a été de ce fait complètement arrêtée pendant toute la nuit. Les express et tous les trains allant à Paris ou en venant subissent des retards considérables. Les dégâts sont très importants, mais on n'a heureusement aucun accident de personne à déplorer.

UN AGENT VICTIME DU DEVOIR

Un drame, qui n'a duré que quelques instants, s'est déroulé, hier matin, vers 5 heures, à Passy.

Le gardien de la paix Paul Petitjean, du seizième arrondissement, se trouvait de service à l'angle de la rue Paul-Sauvage et de la rue Eugène-Manuel, lorsqu'il aperçut un individu poursuivi par son collègue Angeri, du même arrondissement.

Petitjean voulut barrer la route au fugitif, mais ce dernier, s'armant d'un revolver, fit, par deux fois, feu sur l'agent, qui tomba, mortellement frappé.

Le meurtrier, qui a réussi à prendre la fuite, est activement recherché. Le corps du gardien de la paix a été transporté au poste central, avenue Henri-Martin, où le préfet de police, accompagné de M. Pauli, secrétaire général, MM. Chanot et Guichard, directeur et directeur-adjoint de la police municipale, M. Monton, directeur de la police judiciaire, sont allés, dès 6 heures du matin, saluer cette victime du devoir.

Le défunt, né le 9 avril 1887, à Authouan (Haute-Saône), était entré à l'administration de la préfecture de police comme stagiaire le 25 juillet 1911.

Il était célibataire et laisse deux frères, dont l'un est employé à la préfecture de Vesoul, et l'autre, instituteur, est mobilisé comme sous-lieutenant en Alsace.

Ajoutons que M. le président du Conseil municipal a informé le préfet de police que, conformément à sa proposition, le bureau du Conseil municipal avait décidé de prendre à sa charge les obsèques du gardien Petitjean.



L'AGENT PETITJEAN

Petite gazette de la Comédie

Depuis les matinées données dans des conditions exceptionnelles pendant la guerre de 1870-1871, et en dehors des « spectacles de gala » de la guerre actuelle, la Comédie-Française n'avait convié son public qu'une seule fois à l'audition d'une conférence; le jeudi 18 mai 1899, la Maison célébrait le centenaire de la mort de Beaumarchais; M. Eugène Lintilhac prit la parole avant la représentation du *Mariage de Figaro*.

A l'occasion du troisième centenaire de la mort de Shakespeare et de Cervantes — que la Comédie se décide bien tard à commémorer ! — on nous a affiché une conférence de M. Emile Boutroux, de l'Académie Française : « Shakespeare et la Comédie-Française ». Quel magnifique sujet ! Que de choses à dire sur l'œuvre du génial dramaturge anglais, examinée seulement au point de vue de sa « transposition » sur notre scène, depuis les pâles adaptations de Ducis et les ardentes interprétations de Talma, jusqu'aux dernières incarnations de Mounet-Sully, si puissantes évocatrices de l'âme et de la pensée de Shakespeare dans *Hamlet* et *Othello*, et à la récente traduction de *Macbeth* par M. Jean Richepin, sans omettre au cours de cette étude, riche en anecdotes et observations de tout ordre, la pièce de George Sand, *Comme il vous plaira* et les débuts de Roufflers !

M. Emile Boutroux, négligeant ces matières, n'a même pas essayé — c'était pourtant sa « spécialité » — de dégager la philosophie de Shakespeare; il s'est contenté de prononcer une simple allocution plus propre à satisfaire les membres de la *Société Franco-Britannique*, dont il est le président, qu'à instruire, amuser ou émouvoir les abonnés de la Comédie-Française.

Cette allocution avait été précédée de récitation; j'énumère simplement : au lever du rideau, devant la toile de fond du deuxième acte de *Riquet à la Houpe*, Mlle Y. Ducos dit, gentiment, deux poésies de M. Henri de Régnier : *Roméo et Juliette*, puis *Othello*; Mlle Madeleine Roch détaille avec puissance et ardeur des sonnets de Léon Valade : *Don Quichotte*; Silvain et Mme Louise Silvain apportent l'« hommage de la Société des Auteurs à Shakespeare » sous la forme d'un dialogue : *Shakespeare chez Molière*, écrit par M. Jean Aicard; enfin, Mme Weber, superbe avec un grand voile rouge qu'elle a drapé à la façon d'un péplum sur un costume noir, fait acclamer par la salle entière *Shakespeare et Cervantes*, sonnet de M. Edmond Haraucourt, « hommage de la Société des Gens de Lettres à Shakespeare et Cervantes ». Après l'allocution de M. Emile Boutroux le rideau se relève sur le décor du quatrième tableau de *Macbeth* (le meurtre du roi), dramatiquement joué par Paul Mounet et Mme Bartet (version de M. Jean Richepin, représentée onze fois du 30 mai au 1^{er} juillet 1914).

Après un entr'acte nous assistons au quatrième tableau du *Shylock*, d'Alfred de Vigny d'après Shakespeare, qui ne fut joué à la Comédie pour la première fois que le 7 avril 1905, et disparut de l'affiche en 1906, après treize représentations. Nous retrouvons les rôles d'Antonio, de Bassanio, du doge de Venise, de Portia et de Nerissa interprétés aujourd'hui comme il y a onze ans par Jacques Fenoux, Leitner, Ravet, Mmes Lara et Dussane. Shylock, créé par Leloir, est incarné par De Max. Je le dis tout de suite, et avec le plus grand plaisir, De Max a composé un admi-

nable Shylock; ici rien ne vient troubler l'harmonie de son exécution; il traduit un auteur étranger, il représente un vieillard, un juif cauteux, félin et féroce, humble et terrible tour à tour; il a le loisir de « morceler » les expressions des sentiments les plus divers; son personnage ne pouvant être comparé, comme nos purs classiques, à des statues aux lignes impeccables qu'il ne faut jamais briser en les animant, rappelle plutôt une mosaïque aux riches couleurs. Bref, De Max atteint à la perfection parce qu'il est pittoresque dans son costume, sa figure, son débit et son jeu, sans jamais devenir grotesque ni repoussant. Aussi après m'être associé aux applaudissements et rappels enthousiastes de la salle, je n'hésite pas à réclamer pour le nouveau Shylock le rôle tout entier.

A la suite du *Marchand de Venise*, on nous a rendu quelques scènes d'*Hamlet*. Du 28 septembre 1886 au 11 mai 1911, *Hamlet* a été joué deux cent quatre fois à la Comédie-Française par Mounet-Sully. Albert Lambert fils a fait preuve d'un beau courage en osant reprendre le rôle dont il n'a pu nous montrer que des fragments.

Pour terminer la représentation et attribuer à Cervantes une part du programme, Bernard, Ravet, Numa, Lafou, Denis d'Inès, Barral, René Roher, Alcover, Mme Leconte, Y. Lifraud, J. Faber, J. Even, Y. Ducos, Guittini, Nizan et Huguette Duflos ont franchement ragailardi l'humour du public en interprétant avec un joyeux entrain les *Disputes de Saint-Jean*, intermède composé, d'après l'auteur de *Don Quichotte*, par Truffier et Berr et présenté avec beaucoup d'esprit et de fin comique par Mlle Bovy.

Emile Mas.

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — La matinée donnée jeudi dernier pour le troisième centenaire de Shakespeare et de Cervantes a obtenu le plus vif succès. Ce même spectacle sera donné jeudi prochain 25 mai, en matinée. M. Emile Boutroux, de l'Académie Française, a bien voulu accepter de participer encore à cette représentation en se chargeant de relater la conférence qui fut très applaudie et très appréciée par les abonnés du jeudi 18.

Hyménées. — On annonce le prochain mariage de Mlle Jeanne Silvain, fille de M. Silvain, doyen de la Comédie-Française, et de Mme Louise Silvain, avec M. Edmond Roze, le collaborateur artistique et administratif de M. Quinson au Palais-Royal.

Aux Capucines. — Demain dimanche, à 2 heures 1/2, en matinée, ce théâtre donnera son grand succès, *Ca pousse !... Mon amie fait du théâtre !* Cinq minutes, a. p. l. avec M. Bernier, Mlle Hilda May, Reine Berns et Jane Saint-Bonnet en tête.

Bienfaits et solidarité. — Demain, à 2 h. 1/2, à la salle des Agriculteurs, 8, rue d'Athènes, un grand concert sera donné au bénéfice des familles de nos braves fusiliers marins et soldats bretons, avec le gracieux concours de Mmes Dolna, Berthe Lavi, Alice Bonheur, Marie Leconte, de la Comédie-Française; Zambelli, de l'Opéra; Wurms Dalcourt, harpiste; Delcourt, clavieriste, et de MM. Lesclapart et Plamondon, de l'Opéra; Ricardo Vinès, pianiste; Joseph Salmon et Andolli.

Concerts-Rouge. — A 15 h. 30, musique de chambre à Quatuor N° 4 (Bethoven); Sonate, piano et violon (Schumann); M. P. Beaumgarten et G. Poulet; trio Doellmann. Dimanche, à 15 heures, matinée.

SAMEDI 20 MAI

Opéra. — Relâche.
Comédie-Française. — A 8 h. 15, *A quoi rêvent les jeunes filles* de Feytaud.
Opéra-Comique. — Relâche.
Odéon. — A 2 heures, *Gavroche et Flambeau*, le *Juif polonais*. A 8 heures, les *Grandes Demoiselles*, le *Juif polonais*.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *L'Homme qui assassina*.

Ambigu. — A 8 heures, *La Femme X...*
Apollon. — A 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*.
Athénée. — *Théodore et Cie* (dernière dimanche).
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Potash et Perlmutter*.
Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Ca pousse !* revue; *Mon amie fait du théâtre !* Cinq minutes, a. p. l.
Châtelet. — Matinée jeudi et dimanche, 2 heures. Soirée sam. et dim., 7 h. 50, les *Exploits d'une petite Française*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 15, *Cœur de Française*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Atavisme*, le *Document 528 V*.
Mercredi, matinée à 2 h. 30.
Gymnase. — A 8 h. 50, mercredi, vendredi, samedi, le *Rubicon*. Demain, matinée à 2 h. 50 et soirée.
Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *Paris* (répétition générale).
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee*.
Théâtre Réjane. — A 8 h. 15, samedi et dimanche, *2124*.
Dimanche, matinée, *Madame Sans-Gêne*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Petit Café*.
Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.
Sarah-Bernhardt. — A 8 h. 15, le *Vengeur*. Dimanche, matinée et soirée, le *Vengeur* (dernières).
Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, les *Noces de Jeannette*.
Variétés. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York*.
Vauvilliers. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30 : Marcelle Yrven et sa troupe. Vingt vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, le *Grand potin*; les *armes de la femme*; *L'Anglais est prêt*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Omnia-Palace. — *Un million de dots* (Mlle Robine); *De la mort à l'amour* (Mlle Liffraud); *Pour se faire épouser*. Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — *Un million de dots*; le *vol du courrier*; les pompiers de Paris à Verdun.

Communiqués

En réponse à l'hommage rendu par la France à la mémoire de W. Shakespeare, les résidents anglais et américains de la colonie parisienne se réuniront aujourd'hui, à 4 heures, à la Maison de Balzac, 47, rue Raynouard, pour célébrer l'anniversaire de la naissance du grand écrivain qui a été appelé le Shakespeare français.

La *Picardie* donnera, sous la présidence de M. Henri Joly, président de l'Institut de France, et au profit de ses œuvres de guerre, une grande matinée demain 21 mai, à 2 heures, salle de la Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain.

Le quatorzième Concours Lépine, organisé par l'Association des Petits Fabricants et Inventeurs français, aura lieu cette année, du 25 août au 4 octobre, dans les salles du Jeu de Paume, dans le jardin des Tuileries.

Aujourd'hui sera inaugurée, au musée Galliera, une très importante exposition des travaux exécutés par les muftis de la guerre. Cette exposition sera ouverte au public demain dimanche, aux heures réglementaires. — Rappelons que les entrées à Galliera sont gratuites.

Pour l'Alsace-Lorraine. — La troisième conférence de la série organisée par l'Alsacien-Lorrain de Paris 1, rue de Ménilmontant, sera faite aujourd'hui 20 mai, à 8 h. 1/2 du soir, Salle de Géographie, par M. Anselme Laugel, ancien député d'Alsace-Lorraine, qui parlera de « l'Alsace-Lorraine devant l'histoire ». On trouve des places (3 fr., 2 fr., 1 fr.), aux bureaux de l'Alsacien-Lorrain et à la salle de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain.

“EXCELSIOR” RETRIBUE les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

JEUILLETON D'EXCELSIOR DU 20 MAI 1916

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{me} Claude LEMAITRE

CHAPITRE XII

Celui d'inviter Monette pour un séjour à Paris, Monette de qui Freddy ne manquait pas de tomber éperdument amoureux. Dorothy, délaissée par son fils, aurait besoin d'un compagnon, car elle était trop élégante, trop à l'élégance, pour sortir seule. En attendant de posséder cette brillante créature comme épouse, Didier ambitionnait auprès d'elle le rôle de chevalier, car ainsi il devenait à la fois le maître et le serviteur.

Le soir même il écrivit à sa fille d'une façon pressante. Il lui demandait de venir le rejoindre au Magic.

Il glissa dans l'enveloppe une seconde lettre pour Clotilde. Il disait à sa femme : « La présence de notre enfant me fera songer à vous. »

Il ne fallait à Clotilde qu'un très petit espoir de réconciliation avec son mari pour la faire consentir au voyage de Monette.

Ah ! si la jeune fille pouvait renouer les liens conjugaux disjointes par la ruine, l'absence et les amours nouvelles de Didier !...

Elle pria le ciel de désigner sa fille pour être la colombe de la concorde.

Monette dansa de joie, battit des mains à l'idée de vacances auprès du père indifférent qui l'avait délaissée si longtemps. Elle ne songea pas un instant que pendant son voyage sa mère serait seule à Bland.

Toutefois quand elle eut donné les baisers d'adieu à sa maman et que de la portière où elle se penchait pour un dernier au revoir, elle vit Clotilde seule sur le quai de la gare, elle fut prise du regret ou du remords de l'abandonner.

Le train s'ébranla, elle envoya un dernier baiser à sa mère, et elle promit avec assurance :

— A bientôt, et je le ramènerai, je le promets.

CHAPITRE XIII

Le premier soin de Didier après l'arrivée de sa fille fut d'organiser une soirée au Magic, car il se proposait, tout en fêlant Monette, d'éblouir l'éblouissement, c'est-à-dire l'éblouissante Dorothy.

Il était facile de faire orner avec faste, par un fleuriste réputé, un des salons de l'hôtel. En leur donnant des cachets suffisants, il obtiendrait le concours de la danseuse en vogue et du chanteur renommé. De ce côté, Didier était tranquille; avec de l'argent, on est servi, et il dépensait pour récolter. Ne s'agissait-il pas de conquérir celle dont les millions lui permettraient de retrouver à Paris la situation brillante dont il avait joui quand il était un financier opulent et le mari de Clotilde ?

Mais il devait se hâter, car les jours fortunés de la capitale, ceux de la Bataille des Fleurs, des Drags et du Grand-Prix étaient proches et bientôt tout le luxe de la cité s'envolerait vers les plages et les villes d'eaux.

Un point autrement délicat tourmentait Didier : c'était celui des invités. Il n'avait plus guère d'amis à Paris et il lui faudrait quelque temps pour choi-

sir des relations nouvelles ou pour renouer avec celles d'autrefois.

Il se fût adressé volontiers, si elle eût existé, à une agence où on lui eût envoyé, moyennant rétribution, des personnages connus ou illires. Mais les intermédiaires de ce genre n'existent pas. Didier devrait donc se contenter d'une assistance peu nombreuse et composée de gens qu'il jugeait minimes.

Il dressa une liste où il écrivit tout d'abord le nom de Gaspard Boisselle.

L'officier n'avait plus de grands-parents pour le reléguer au rang des serviteurs, il était un ami fort présentable à montrer à une Américaine. Avec son uniforme élégant, ses manières aisées, il aurait peut-être aux yeux d'une étrangère l'importance d'un général.

Didier priait également à la soirée et au dîner An qui la précéderait M. Snowdrop, agent de change d'Amsterdam, homme puissamment riche et avec qui il était en relations d'affaires depuis longtemps.

Enfin de ses anciens amis il avait retrouvé les de Reutter. Un peintre arrivé qui soignait les financiers retour d'Amérique et sa femme, charmante créature que toute invitation aimait et rendait heureuse. Elle portait la joie avec elle et, ravie, s'étonnait de la trouver partout où elle allait. Deux ou trois confrères de la Bourse et c'était tout ce que Didier pouvait montrer à Dorothy pour le moment.

Mais celle-ci, tenue au courant des projets de fête de Didier, trouva des convives pour le dîner et des assistants à la soirée.

Elle avait fait connaissance dans l'hôtel d'Américains en voyage comme elle. Ils paraissaient fortunés, ils étaient amusants et bien habillés ; de

LES SPORTS

AVIATION

Nouveaux records de hauteur. — Un Français battait, mardi dernier, un record en Italie : nous annonçons hier que Victor Louvet avait atteint 6.210 mètres au champ d'aviation de Mirafiori.

Un Français vient de battre de nouveaux records : le sergent aviateur Etienne Poulet, en deux vols, s'est adjugé plusieurs records du monde, dont celui avec passagers.

Ramenant deux passagers, MM. Proust et Paillard, il atteignait 5.590 mètres. L'ancien record français appartenait à Poiret, avec 4.970 mètres, et l'ancien record du monde, 4.430 mètres, au lieutenant boche Bler.

Avec trois passagers, MM. Doché, Proust et Paillard, E. Poulet atteignait ensuite 5.860 mètres. L'ancien record français, 4.700 mètres, appartenait à Poiret, et le record mondial, de 5.250 mètres, au boche Sebalting.

Des deux tentatives étaient contrôlées par MM. Nicollan et Jorra, de l'A.C.F., et le lieutenant Puren.

En attendant l'homologation de l'A.C.F., qui consacrera définitivement ces records, on ne peut que féliciter le sergent aviateur Poulet de ces tentatives, qui encourage à consacrer la supériorité mondiale de nos oiseaux de la victoire.



AVIATEUR POULET
(Phot. H. Manuel.)

FOOTBALL ASSOCIATION

Reunions du Red Star A.C. — Première reunion, demain, sur le terrain de Saint-Ouen, à 2 h. 15, entre Olympique et l'Union Sportive Suisse, respectivement premier et second du Challenge de la Renommée.

Seconde reunion, à 4 heures, entre les deux vieux rivaux de la Ligue, le C.A.P. et le Red Star, dont les buts de ce dernier club seront défendus par l'international Craygues, actuellement en permission.

Clichy contre A.S.F. — Le match qui opposera, demain, au Parc des Princes, ces deux clubs pour la Coupe Nationale offre toutes les garanties désirables quant à l'intérêt du jeu et à la qualité des équipiers.

ATHLETISME

Paris Université Club. — Demain, le P.U.C. fera disputer, sur sa piste de Saint-Germain, diverses épreuves sous la direction du champion de France Mentrel, réformé après de glorieuses blessures.

C.A. de la Société Générale. — Demain, à 9 heures, sur le terrain d'Auteuil, entraînement de tous les coureurs à pied, sous la direction de Ch. Pouliard.

PREPARATION MILITAIRE

Revue des Sociétés subventionnées par la Ville de Paris. — Demain dimanche, inspection des Sociétés de gymnastique et de Préparation militaire subventionnées par la Ville de Paris.

A 8 h. 30, réunion des Sociétés pour la marche-musique, Porte-Maillot. A 10 heures, inspection des Sociétés de préparation aux armes à cheval (polygone de Vincennes). A 2 heures, aux Tuileries, présentation des Sociétés de gymnastique et des groupes d'adolescents aux membres du jury. A 3 h. 30, revue des So-

ciétés par la commission municipale de l'Education physique. De 4 à 5 heures, exercices militaires par la Fédération et l'Union des Sociétés de Préparation militaire. Défilé.

Les Eclaireurs U. du Groupe de la Seine. — A l'allée de Trivaux, bois de Meudon, demain, réunion annuelle d'été des Eclaireurs Unionistes du Groupe de la Seine. Dans la matinée, manœuvres ; dans l'après-midi, concours divers et défilé.

MARCHE

Le Brevet d'Audax de 100 kilomètres. — Notre confrère l'Auto organise, pour aujourd'hui, avec le concours de l'Audax Club de France, une épreuve de 100 kilomètres pour l'obtention du Brevet d'Audax marcheur. Le départ sera donné ce soir, à 10 heures, à la porte de Vincennes ; trente concurrents sont inscrits.

AUTOMOBILISME

Course de vingt-quatre heures en Amérique. — On prête aux dirigeants de l'autodrome New-Yorkais de Speershead Bay l'intention d'organiser une épreuve automobile de vingt-quatre heures, les 16 et 17 du mois prochain : le montant des prix dépasse 60.000 francs.

BOXE

L'Amérique n'est pas en guerre ! — Frank Moran, le fameux boxeur, entre pour le visiter au Sénat d'Albany (Amérique). La séance est immédiatement suspendue, et le célèbre pugiliste est invité à s'asseoir aux côtés du lieutenant gouverneur. Nos pères conscrits sont moins sportifs...

SPORTS FEMININS

Les Sports féminins. — La grande saison du tennis et de la natation commence. On se saurait pratiquer ces sports à meilleur compte et en meilleure société qu'en adhérant à l'Académie, société sportive féminine. (Pour tous renseignements, s'adresser à l'Académie, 25, rue Lauriston, Paris-16°. Téléphone : Passy 22-15.)

La Bourse de Paris

DU 19 MAI 1916

Marché toujours bien orienté dans l'ensemble et en nouvelle reprise dans un certain nombre de compartiments, parmi lesquels celui des valeurs espagnoles et celui de nos grands chemins sont particulièrement favorisés. Nos rentes restent calmes à leur niveau de la veille, soit le 3 0/0 à 62 50, le 5 0/0 à 88. Au groupe des fonds étrangers, l'extérieure ne gagne pas moins d'un quart de point à 95 50. Russes soutenus. Rien d'intéressant à signaler du côté des établissements de crédit.

Par contre, dans le groupe de nos grands Chemins, notons une hausse appréciable du Nord à 1.450 et du Midi à 948. Lignes espagnoles en nouvelle avance, le Nord-Espagne à 439, le Saragosse à 432 50, les Andalous à 370.

Parmi les cuprifères, le Rio poursuit sa reprise à 1.818. En banque, fermeté des industrielles russes.

COURS DES CHANGES

Londres, 24 20 1/2 ; Suisse, 113 1/2 ; Amsterdam, 245 ; Pétersbourg, 181 ; New-York, 592 ; Italie, 93 1/2 ; Barcelone, 582 1/2.

ÉTABLISSEMENT THERMAL

VICHY

Ouvert depuis le 1^{er} Mai

Nombreux Hôtels et Villas

SAVON TRICAP

SANS RIVAL POUR BLANCHIR et ADONCIR la PEAU

les
Sardines
AVEC & SANS
ARÊTES

AMIEUX-FRÈRES
sont restées
aux mêmes prix
qu'avant la guerre

LES DEMANDER DANS TOUTE BONNE MAISON
D'ALIMENTATION OU, SI ELLE NE LES A PAS
ENCORE, SE LES PROCURER CHEZ AMIEUX-FRÈRES

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Validité prolongée des billets d'aller et retour à l'occasion de l'Ascension et de la Pentecôte. — Les billets d'aller et retour ordinaires émis par les gares du réseau de l'Etat bénéficieront cette année, comme les années précédentes, d'une validité prolongée à l'occasion de l'Ascension et de la Pentecôte. C'est ainsi que les billets délivrés à partir du mardi 30 mai seront valables au retour jusqu'au 6 juin et que ceux dont la délivrance aura été effectuée à partir du jeudi 8 juin pourront être utilisés au retour jusqu'au 15 juin.

Par suite de dispositions spéciales insérées dans les tarifs, les billets d'aller et retour comportant seulement des parcours dans l'intérieur de l'ancien réseau de l'Etat auront une validité exceptionnelle un peu plus longue : du lundi avant l'Ascension jusqu'au mercredi 7 juin, d'une part, et du jeudi avant la Pentecôte jusqu'au jeudi 22 juin, d'autre part.

BILLETS DE BAINS DE MER

Des billets d'aller et retour à prix réduits dits de Bains de Mer sont délivrés actuellement dans toutes les gares du réseau de l'Etat.

Les catégories de billets ainsi offertes aux voyageurs pour la saison d'été sont les suivantes :
Sur l'ensemble du réseau, des billets de toutes classes valables pendant trente-trois jours et pouvant être prolongés d'une ou de deux périodes de trente jours moyennant un supplément de 10 % par période.

Sur les lignes du sud-ouest, des billets à validité réduite :
1° Billets du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain d'une fête ;
2° Billets valables seulement le dimanche ou un jour férié.
Sur les lignes de Normandie et de Bretagne, des billets valables suivant le cas trois jours, quatre jours ou dix jours.

TOUTE L'HYGIÈNE dans un Tube. Brochure franco.

NUMIDOL 1^{re} 25. Détruit les germes et les parasites. — Paris, 11, Rue d'Angoulême.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

DIVORCE

à FORFAIT avec FACILITÉS de PAIEMENT, France et Etranger (même par correspondance) par Avocat spécial (30^e année). — Réhabilitation à l'insu de tous. VASSEUR H. 62, Rue de Valenciennes (à l'angle de la Tour St-Jacques). Consultation ou lettre 6 fr.

toutes références suffisaient à Dorothy, lui plaire et c'était assez. Didier trouvait cependant qu'il était pas commode de la séduire. Il soupirait tout transi auprès de cette belle qui lui répondait qu'elle ne se mariait pas. Comme Freddy, il avait un comparse aux côtés de cette capiteuse Américaine. Ses soins méritaient en valeur la brillante héroïne dont, seul, un prince de sang royal pouvait être digne.

La vérité était que Dorothy était prête à se contenter d'un baron de finance à condition d'en recevoir une situation légitime, correcte. Elle assurait au sourire :

— Le mariage est à la mode.
— Tellement à la mode à l'hôtel Magia que Didier, l'arrivée de Monette, projetait de la marier à l'imperturbable Freddy. Il trouvait ce gentleman parfait. N'était-il pas une dépendance de Dorothy ?

Il s'étonna quand le premier soir Monette couvrit un éclat de rire devant le sportif qui répondait :

— Oui... nao... sans autre commentaire à tous les essais de conversation de M. Durand de Bland. Lorsque vers onze heures du soir Didier accompagna sa fille jusqu'à l'appartement confortable, salon et chambre, qu'il avait fait préparer à l'hôtel et qu'il fut seul avec elle, Monette ne se sentait plus.

Elle était moqueuse. Hélas ! les jeunes filles ne sont pas parfaites, elles soulignent volontiers les petites ridicules des garçons qui sont en âge de devenir des maris !

— Oui, nao... dit-elle.
Elle saluait Didier avec une raideur d'automate et elle grimaçait légèrement, comme si elle eût voulu sur son oeil gauche le monocle que portait l'Américain.

— Freddy ne te plaît donc pas ? demanda le père.

Il était inquiet pour les projets matrimoniaux qu'il avait faits sans consulter sa fille.

— Alors je ne serais qu'une ingratitude s'écria Monette, il m'amuse énormément.

De nouveau elle imita les saluts de l'Américain et prononça son « oué » et son « nao ». Enfin elle demanda après réflexion :

— Père, je suis certaine que M. Alfred appartient à un cirque. Il est un des trois clowns qui font le numéro en toilette de soirée. Ils sautent sur les épaules les uns des autres aux sons d'un air de valse et ils ne dérangent pas la raie de leur coiffure, leur col à l'empois, en faisant les culbutes les plus compliquées.

L'observation était malicieuse, mais juste, elle amusa Didier.

Il imagina peut-être aussi la hautaine Dorothy évoluant telle une poupée désarticulée sur la piste du Nouveau-Cirque. Cette idée le vengeait un instant des dédains de la belle personne.

— Dors, fille, dit-il en embrassant Monette, et n'importe pas Pippo et Bettina de la Mascotte, ne regrette pas les moutons et les dindons de la ferme.

— Pour quelques jours une enfant se passe de sa maman, surtout quand elle est auprès d'un père charmant, répondit la petite en souriant.

Didier quitta sa fille sans protester, mais il avait résolu de lui faire oublier très longtemps, le plus longtemps possible, Clotilde, Provins et ses roses.

C'était une victoire sur les absents qu'il voulait remporter et dès le lendemain, pour la préparer, il emmena la jeune fille dans un grand magasin des environs de l'Opéra.

En entrant dans un des plus luxueux bazars de l'élégance, il lui dit :

— Tu as aujourd'hui un crédit illimité, tu peux acheter tout ce dont tu as envie. Tu es avec ton père prodigue.

Didier pensait qu'il ne compromettait pas ses finances en s'engageant de la sorte : la petite livrée à tous ses caprices passerait la journée plutôt en hésitations qu'en acquisitions. Sa galanterie se solderait en un chiffre modéré.

Didier avait compté sans les rêves d'une jeune personne qui, ayant connu autrefois les magasins, avait choyé pendant de longues années des désirs d'empierrement.

Monette savait très bien d'avance ce qu'elle voulait. Elle achèterait des gants en peau d'autruche, une aigrette et des amies fourrées, une écharpe d'hermine, une robe de dentelle et un flacon d'ambre, le parfum en vogue.

Et si elle ne fit pas tout son choix, ce fut parce que le temps lui manqua et qu'elle remit au lendemain l'empierrement de la robe application et valencienne incrustées.

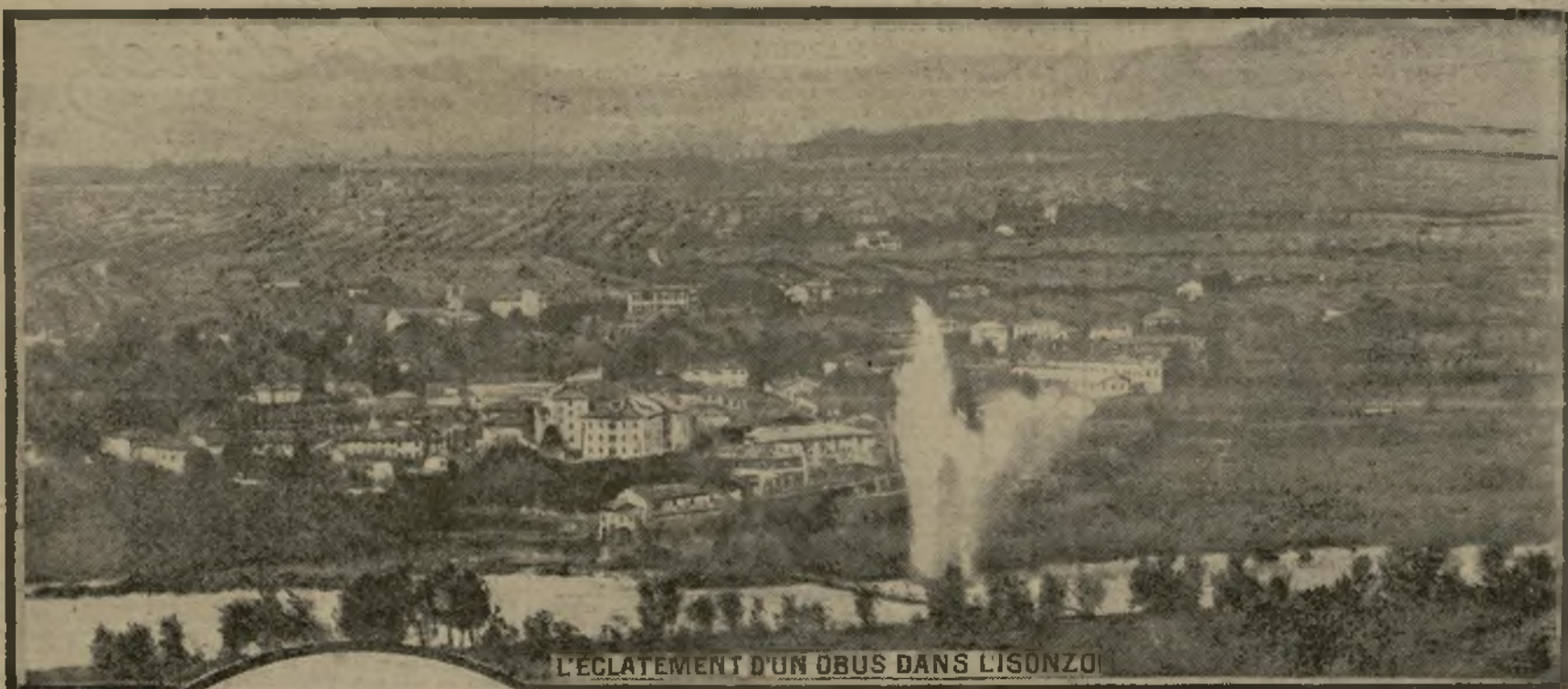
Monette dépensa beaucoup et Didier laissa gaspiller tout ce qu'elle voulurent aux petites mains gâcheuses de sa fille.

Du moins il atteignit, ce jour-là, le but qu'il se proposait, et pas une fois, pendant le temps consacré aux emplettes, Monette ne songea à la triste solitude où elle laissait sa mère.

Clotilde fut oubliée, ou à peu près, par son enfant, trop heureuse et trop occupée du rôle de poupée de prix qu'elle ambitionnait quand elle était sagement assise dans le parloir de Bland, auprès de sa maman, ou quand elle se promenait dans sa compagnie parmi les roses de l'enclos.

(A suivre.)

Une grande offensive autrichienne est commencée sur le front italien



L'ÉCLATEMENT D'UN OBUS DANS L'ISONZO



COMPAGNIE ITALIENNE TRAVERSANT L'ISONZO



COLONNE EN MARCHÉ SUR LES BORDS DE L'ISONZO



LA ROUTE DE ROVERETO

Il est maintenant incontestable que d'importantes actions vont prendre place sur le front italien. Nos alliés, rétablis sur une puissante ligne, sont en très bonne posture et bien que, depuis un mois surtout, l'ennemi ait concentré des forces nombreuses pour tenter une offensive générale, les premiers engagements ont déjà, d'ensemble, fait la preuve que les soldats de Victor-Emmanuel veulent et sauront être les dignes frères d'armes des héros de Verdun.